

## Compte-rendu de l'atelier-débat *Feuilles de Géographie*

### « Géographes hors les murs »

Organisé au « 6B » (Saint-Denis, 93), le 28 mai 2018 de 16 à 19 h



Photographie : Atelier Hors les murs, le 28.05.2018 au 6B (93), cliché K. de la Croix, 2018.

#### ***Avant-propos : un atelier ? Quelle drôle d'idée !***

*Depuis un an les Feuilles de géographie se sont lancées dans l'organisation d'ateliers-débats réguliers, avec comme objectif de faire émerger d'une discussion collective et collégiale des témoignages, retours d'expérience, opinions voire des prises de position sur certains thèmes et pratiques relatifs à l'enseignement de la géographie à l'Université.*

*Cette année Feuilles de Géographie s'est délocalisée pour se conformer au thème qu'elle s'est imposée, hors des murs de l'Université, au 6B : un espace géré de manière autonome et collaborative sur les quais de Saint-Denis (93).*

*Même si nous sommes dans l'ensemble très satisfaits de la grande qualité des débats et du niveau de participation, l'ambition de la revue reste toujours de penser plus loin que les limites directes de son réseau d'initiés et rappelle que ses activités restent ouvertes à quiconque – tout statut et affiliation confondue – porte un intérêt aux problématiques de l'enseignement de la géographie à l'Université, pense que l'enseignement ne peut se cantonner à être le parent boiteux de la recherche et qu'il mérite sa place en tant que pratique professionnelle réflexive exigeante prétendant à un haut niveau de théorisation !*

*Pour ceux qui adhèrent au programme mais n'ont pu se joindre à nous, rien n'est perdu ! Suivez les activités des feuilles sur le site de la revue en ligne [<https://feuilles-de-geographie.parisnanterre.fr>], mais n'hésitez pas à proposer vos propres supports de cours et réflexions en soumettant vos travaux à notre comité de lecture exigeant, constitué de pairs, qui vous proposeront des retours sur vos travaux ou à vous rapprocher des différents axes de réflexions développés dans le cadre de la revue en nous contactant via notre adresse mail : [feuillesdegeo@gmail.com](mailto:feuillesdegeo@gmail.com) .*

---

*Invités* : Myriam Baron (UPEC), Audrey Bochaton (Univ. Paris Nanterre), Marie Chenet (Univ. Paris 1), Frédéric Dufaux, (Univ. Paris Nanterre), Sébastien Leroux (Univ. Grenoble-Alpes),

20 personnes présentes

*Prise de notes* : Gaële Rouillé, Camille Vergnaud et Leïla Frouillou (Univ. Paris-Nanterre). *Mise en forme et retranscription* : Etienne Toureille (Univ. de Cergy-Pontoise). *Relecture* : Dorian Bernadou (Univ. Paris Diderot) et les intervenants<sup>1</sup>.

*Conventions d'écriture* : les éléments ajoutés par les auteurs du compte-rendu sont indiqués en italique entre crochets. Le nom des intervenants est indiqué en italique par leur nom et leur affiliation (limité au nom d'université de rattachement). L'affiliation n'est indiquée que lors de la première intervention.

---

## Introduction

Par Dorian Bernadou (Univ. Paris Diderot) et Annaïg Oiry (UPEC) :

Le comité éditorial tient à remercier les invités ainsi que l'ensemble des participants pour un atelier portant sur le thème de la géographie « hors les murs » : un enjeu central de la discipline. Cette réunion se tient dans un lieu un peu particulier le « 6B », un lieu autogéré, ouvert en 2010.

- **Présentation de la revue :**

*Feuilles de Géographie* est une revue développant un support pour le partage de contenus pédagogiques. Elle fut fondée au début des années 1990 sous la forme d'une association et reprise fin 2012. La création de cette revue répondait au constat d'un manque de formation des jeunes enseignants chercheurs et d'une dévalorisation des pratiques d'enseignement à l'Université par rapport notamment aux pratiques de recherche. La revue sous son nouveau format poursuit l'idée de partager et de diffuser les pratiques pédagogiques pour l'enseignement de la géographie dans le supérieur. Elle a notamment mis en place le développement d'une plateforme en ligne pour partager les « feuilles », qui peuvent prendre des formes diverses (feuilles de méthodes, feuilles d'évaluation, par exemple)<sup>2</sup>. [La revue est par ailleurs toujours à la recherche de propositions de feuilles, voir les conditions de soumission d'un article via le lien suivant : <https://feuilles-de-geographie.parisnanterre.fr/page-d-exemple/soumettre-et-utiliser-une-feuille/><sup>3</sup>]. A ce stade de développement de la revue, la question de l'évolution de cette plateforme d'échange se pose, aussi est-il possible pour les participants de soumettre à la fin de l'atelier leurs suggestions dans une boîte à idée conçue à cet effet.

- **Présentation de l'atelier « géographes hors les murs »**

La thématique de l'après-midi porte sur le thème de la géographie « hors les murs ». Quelles sont les pratiques de la géographie hors les murs ? Quels sont les effets de cet enseignement de terrain sur la transmission de savoirs et de savoir-faire géographiques ? Il sera également question des conditions logistiques, politiques et institutionnelles encadrant de tels enseignements [pour une vision détaillée

---

<sup>1</sup> Que nous remercions de nouveau pour leur participation, leur relecture et leurs compléments post-atelier !

<sup>2</sup> Voir la charte éditoriale sur le site de la revue : <https://feuilles-de-geographie.parisnanterre.fr/page-d-exemple/le-projet-editorial/> (consulté le 30.05.2018).

<sup>3</sup> Consulté le 30.05.2018.

des pistes de réflexion proposées aux participants, voir l'appel à participation publié sur le site de la revue<sup>4</sup>]. Cet atelier se veut un lieu de partage. Il s'organisera de la manière suivante :

- Nous procéderons dans un premier temps à un tour de table, lors duquel les cinq invités présenteront leurs activités relatives à la géographie hors les murs, suivi d'un premier moment de discussion
- La présentation du film *Apprentis Chercheurs* réalisé par Marie Chenet ([http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w\\_fiche\\_film/38603\\_1](http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/38603_1)), suivie d'une discussion sur le film.
- Un dernier moment portera sur le retour d'expérience de chacun sur l'enseignement de la géographie hors les murs.

Présentation des intervenants.

- **Présentation des invités**

Audrey Bochaton, maître de conférences à l'Université Paris Nanterre spécialiste en géographie de la santé et Myriam Baron professeur des universités à l'UPEC présentent leur retour d'expérience sur l'organisation de la formation de Master spécialisée en géographie de la santé. Marie Chenet, maître de conférences à l'Université Paris 1, spécialiste en géographie physique mais aussi dans la formation des étudiants de géographie à la réalisation de films documentaires, nous propose un retour sur son expérience du terrain dans ses différentes activités d'enseignement. Frédéric Dufaux, maître de conférences et spécialiste des questions de justice spatiale et des territoires des enfants nous expose également ses perspectives sur ce type de pratiques pédagogiques. Enfin, Sébastien Leroux, PRAG à l'IGUA et coordinateur de la formation de niveau Licence dans laquelle le terrain intervient de manière importante revient sur ses différentes expériences.

## Tour de table : qu'enseigne-t-on « hors les murs » ?

L'atelier commence par cette simple question : qu'enseigne-t-on « hors les murs » ?

*Sébastien Leroux (SL)* : Explique qu'il intervient surtout au niveau des étudiants de L1 sur des formats divers. Il intervient notamment dans l'organisation de trois types de sorties.

- Une première sortie a lieu pendant la semaine d'accueil des L1. L'idée est de leur faire directement découvrir que la géographie ça se passe aussi bien dedans qu'en dehors de la classe. On les envoie donc dehors en leur donnant une consigne hyper précise : "regardez !" Et puis essayez de repérer ce qui vous sera utile dans votre vie étudiante. Puis faites une carte des lieux que vous allez pratiquer à l'intérieur et à l'extérieur de l'UGA (Université Grenoble Alpes). Dans cette même semaine on procède également à une visite de la Bastille, pour observer. Il s'agit alors de commenter l'espace de la ville et ses alentours. De faire prendre la mesure du regard, des sens aux étudiants, avec l'idée de leur montrer qu'il faut pouvoir vivre et observer les choses : entretenir ce regard sur « ce document vivant ».
- Une deuxième est une sortie dans le Grésivaudan sur une journée complète. Il s'agit d'une sortie que l'on pourrait qualifier d'historique à l'UGA, dans la mesure où il a participé lui-même à la même sortie lors de son arrivée en L1 en 1999. Cette sortie est devenue une tradition annuelle dans l'organisation de la L1.

<sup>4</sup> Voir : [https://feuilles-de-geographie.parisnanterre.fr/wp-content/uploads/2018/04/Feuilles\\_de\\_Ge%CC%81o\\_Atelier-de%CC%81bat\\_mai20181.pdf](https://feuilles-de-geographie.parisnanterre.fr/wp-content/uploads/2018/04/Feuilles_de_Ge%CC%81o_Atelier-de%CC%81bat_mai20181.pdf) (consulté le 30.05.2018)

- Enfin une sortie autour du thème : « comment la voiture organise la ville », qui se décline en plusieurs étapes. L'objectif est de faire comprendre comment la voiture est un objet aménageur. Le principe de cette sortie est également de voir aussi comment faire ressentir les concepts de géographie et de sociologie pendant la sortie (ici deux concepts, le « monopole radical » d'I. Illich et l'idée de « milieu associé » de G. Simodon). Notre objectif en tant que formateur c'est de « provoquer l'effet *Matrix* chez les étudiants ». C'est-à-dire qu'à un moment donné il faut que l'étudiant commence à voir les lignes de codes, des codes d'urbanisme, des codes civils, des codes paysagers, et autres, et commencer ainsi à appréhender le monde avec des outils d'analyse.

*Frédéric Dufaux (FD)* : Explique qu'il va plutôt parler de ses pratiques actuelles, même s'il aimerait aussi revenir plus tard sur une trentaine d'années d'action et de participation et à la transformation de ce type d'enseignement. Pas nécessairement dans une perspective progressiste, de faire toujours mieux, d'améliorer le procès et tout ça (il n'y croit pas). Mais parce que plein de choses ont bougé, et en particulier, les choses qui ont bougé, c'est la dimension interdisciplinaire et pluridisciplinaire et la dimension appliquée vers l'emploi.

Il a développé trois propositions :

- Une proposition de première année au premier semestre qui s'intitule « ApprocheS géographiques de Nanterre ». Ce cours existe depuis longtemps (une dizaine d'années). Il y a deux intérêts : 1) Un intérêt économique : ça ne coûte rien de sortir de la salle directement à proximité, dans des périodes de pénurie budgétaire. Cela, c'est en négatif. 2) En positif, c'est le merveilleux : le livre des merveilles il commence directement à l'entrée de la salle et même dans la salle, à la fenêtre. Et ces merveilles elles sont là, sous nos yeux : ce sont les grands ensembles alentours, ce sont les anciens bidonvilles – fantomatiques – mais qui sont là dans les têtes, c'est la ville qui se construit avec La Défense qui pousse ses lignes, etc. Il s'agit de huit séances. Le problème c'est que c'est sur un format d'enseignement, un format qui à la base était d'une heure et demie, qui est un truc impossible ! Qu'on a réussi à transformer collectivement en deux heures et parfois deux fois deux heures. Donc ça c'est une vraie contrainte ! Donc, une des réponses c'est le proche, l'immédiatement proche. L'objectif c'est donc de regarder en se disant que c'est important ce qui se passe. Ils en tirent des choses. Un bon côté de la rentrée qui est de plus en plus tôt, c'est qu'on se pose avec les beaux jours d'automne sur un campus très vert où il se passe plein de choses, notamment les interactions avec le très proche : les zozos qui font la roue arrière sur le scooter pour faire les beaux et donc l'articulation de territoires un peu dure mais qui devient intéressante et qu'ils décrivent. Et donc, après, à partir de là et selon les années, on tire les fils – thématiques – ça a été l'Université – Camille [ *Vergnaud* ] avait lancé ça il y a deux ans, trois ans, je crois. Après, tout autour, il y a de quoi faire ! Soit en allant vers La Défense, soit en allant vers Nanterre-ville. Ça dépend des années. Mais avec un travail qui se fait en sous-groupes – de tous petits groupes de deux ou trois étudiants – qui découvrent qu'ils savent des choses et qu'ils ont transformé ces savoirs en capacités d'analyse. Ça c'est aussi quelque chose d'intéressant qui se fait en allant sur le terrain et d'invention du rapport et qui fait qu'éventuellement ils en savent plus au bout de la dixième séance que l'encadrant. A cela s'ajoute aussi des effets associés qui sont des effets de construction de groupes. Dans le grand *shaker* d'APB, Parcours Sup – dont on ne parlera pas – des lycées qui viennent de partout, qui ne se connaissent pas et qui sont dans une espèce d'anomie font que là aussi, une dizaine de séances il y a des groupes qui se constituent en première année qui seront encore là en troisième année, sans parler des couples qui se créent.

- La deuxième proposition pédagogique c'est aussi une proposition de début de cycle. C'est du M1, début de M1. Ça fait longtemps que je me définis plus comme géographe urbain mais comme urbaniste aménageur, et pour le coup c'est quelque chose qu'on a construit depuis trois ans qu'on appelait semaine de terrain. Alors là aussi c'est un nouveau groupe qui se forme (les Master 1 d'urbanisme). Et on leur fait faire à tous (une soixantaine d'étudiants) de tout un tas d'origines disciplinaires avec un noyau – pas si important – de géographes et des historiens, des économistes, des gens du droit, des gens de sciences politiques, de Nanterre, d'ailleurs. Là pour le coup on ne va pas à Nanterre, mais plus loin : dans les limites très raisonnables du pass'Navigo, puisque l'on choisit une commune de banlieue proche pour ne pas être contraint par les durées de déplacement. Cette année, comme l'année passée, on a travaillé à Bagnole. Là on est dans un partenariat que l'on articule avec des choses que l'on développe tout au long du semestre : on fait un cours, un ancien élu de Bagnole nous fait un chouette tour de la capsulerie. Tout cela pour dire que l'on va un peu partout dans Bagnole et puis, après, que les groupes soient constitués et lâchés, ils construisent leur terrain et c'est à eux de dire : « on a envie de travailler sur ça », avec trois référents, de trois disciplines différentes avec qui on travaille depuis notre quartier général – le café. Donc ce sont eux qui créent et portent leur thématique et définissent les outils qu'ils souhaitent mettre en place pour analyser cette thématique. Et, dans un deuxième temps, au second semestre ils reprennent ça sous la forme d'un carnet de terrain puis sous la forme de proposition d'aménagement jusqu'à la forme de propositions architecturales. Alors là c'est un deuxième atelier avec maquette, etc., et alors là on a un déroulé qui est assez intéressant et qui est constructeur de capacité à mobiliser des savoirs universitaires en particulier. C'est un moment qui est assez révélateur des différences d'origine disciplinaire. *[les cinq minutes de présentation étaient épuisées, il reviendra plus tard sur la troisième proposition]*

Marie Chenet (MC) : Alors moi j'enseigne à Paris 1, dans un contexte un peu particulier : à moitié en géomorphologie et à moitié dans la réalisation de films documentaires. J'avais pensé qu'on m'invitait pour parler du terrain en géomorpho, mais je m'aperçois qu'en fait je pense que je viens d'une discipline – la géomorphologie – où le terrain est tellement traditionnel et quelque chose de très normal que je me suis peu posée de questions sur ces choses-là. Si bien que moi, je pratique le terrain avec les étudiants de la première année jusqu'au M2. En géomorpho il y a des temps de terrain. En L2 c'est généralement une journée avec tous les étudiants, ce qui, pour moi, on en reparlera, est toujours très frustrant, car pour les étudiants de Paris 1 ça veut dire 120 étudiants... Alors en TD aussi, moi, dès que je peux, je sors. Et cette année je sors au *minimum* une séance par TD. Alors après en L3, on a vraiment à Paris 1, des stages institutionnalisés d'une semaine par spécialité en fin de deuxième semestre. Donc moi ça fait six, sept ans que j'encadre les stages de géomorphologie. On verra dans quelles conditions. Ce n'est pas toujours dans mon service. On tourne entre nous justement pour faire tourner tout cela, parce que, c'est peut-être quelque chose que j'aborderais, dans notre petite équipe de géomorphologues, l'aspect collectif des profs est extrêmement important. J'y vais autant pour passer du temps avec mes étudiants qu'avec mes collègues. Voilà, l'année dernière on a passé, par exemple, une semaine en Sicile. Alors c'est très chic. Vous allez voir, le film que l'on a tourné, c'était en Irlande, et on parlera du financement de tout cela... En L3 c'est un stage de terrain d'une semaine avec une dizaine de séances de préparation en salle et c'est un stage qui se veut à la fois une initiation à la recherche, une présentation d'une spécialité en géographie. En M1 on fait aussi une semaine de terrain en début d'année qui se veut aussi une semaine d'intégration, mais aussi une semaine de recueil de données que l'on va traiter après, pendant tout le semestre. Enfin, pour le M2, c'est à peu près le même format, c'est aussi un

semestre avec du recueil de données. On est en train de réfléchir justement à avoir une progression plus cohérente entre ces trois années, car on a tendance à faire un peu les mêmes choses et on s'est aperçu qu'il faudrait peut-être faire évoluer tout cela.

Donc en L3 notre mission c'est vraiment le dépaysement, de faire rêver et d'accrocher les étudiants. Et donc on propose des destinations assez exotiques, alors, on reviendra là-dessus, mais souvent on propose des destinations en France peu onéreuse et une destination plus onéreuse à l'étranger, on leur laisse le choix, sachant qu'après ils cherchent de l'argent eux même. Donc la recherche de financement fait partie du travail des étudiants s'ils veulent vraiment aller loin. Puis en M1-M2 ce sont des stages qui ont lieu en France, en Normandie, dans le Morvan, etc. Donc ça c'est pour le volet géomorpho, je ne m'attarde pas trop, le film que je vais vous montrer va vous présenter l'ambiance de ces terrains et ce qu'on y fait.

Dans les enseignements vidéo, j'ai l'impression de ne pas vraiment faire de terrain parce que je reste en salle, mais il est clair que mes étudiants sont toutes les semaines dehors et que je leur demande, au début, d'aller faire l'enquête, puis d'aller faire des photos de repérage, des sons. Et puis à la fin ils doivent me ramener un film. La vidéo je l'enseigne en L2, L3, M1, M2. Avec des formats différents : en L2-L3, ils doivent réaliser un court métrage de cinq minutes sur un thème donné par groupe de quatre, tout cela sur un semestre. Donc ils pratiquent le terrain seul, mais ils ont un terrain commun et généralement cela reste dans Paris. Ce qui fait que l'on a une réflexion sur Paris. En M1, le TD est une préparation de leur mémoire de recherche, parce que certains font leur mémoire de recherche sous la forme de films documentaires. Parfois je le fais sous une forme un peu plus libre, je leur ai proposé, par exemple « allez filmer votre fac ». Le jour où j'ai proposé cela ils sont revenus encadrés par les vigiles, parce qu'ils n'ont pas droit de filmer la fac : je n'avais pas demandé d'autorisations. Tout d'un coup le service de com a été convoqué. Du coup ils sont allés filmer les Olympiades [*quartier résidentiel caractérisé par une architecture sur dalle situé dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris*], c'est beaucoup moins dangereux pour la fac. L'idée c'est de leur donner une heure ou deux et au bout d'une heure ou deux de voir ce qu'ils ont vu. En M1, ils ont aussi un petit film à réaliser sous une forme très libre. Cette année, on a travaillé sur la couleur, l'année dernière sur le son. Et en M2, dans le cadre du M2 de géomorphologie, j'utilise la vidéo pour qu'ils sortent un petit peu. Là ils avaient fait des portraits de chercheurs et d'enseignants. Ce n'est pas vraiment du terrain en géographie mais quand même, les chercheurs, c'est un certain terrain. Et cette année on a fait des petits films pédagogiques sur, par exemple : « pourquoi pleut-il ? ». De toute façon la vidéo, pour moi, cela ne se fait pas en salle, il faut qu'ils sortent ! Voilà. Je dirais que pour moi c'est quelque chose de tellement intégré dans ma pratique que c'est très bien que je vous écoute aujourd'hui. Ça donne une dimension réflexive à tout cela.

*Myriam Baron (MB)* : Au cœur de la thématique de cette table ronde, on va essayer de ne pas répéter des choses qui ont déjà été dites. Ce que l'on va plutôt vous présenter c'est ce que l'on développe dans le cadre du parcours de master « Territoires, Villes et Santé », co-accrédité entre les Universités Paris Nanterre et Paris Est Créteil. Alors ce n'est pas du « hors les murs » strict, ce n'est pas du « dans les murs » strict, on est sur un entre-deux et une articulation permanente entre les savoirs un peu académiques, classiques, et la manière dont on s'en saisit, dont on les remobilise, quand on va sur le terrain, quand on répond à une commande qui est hors les murs et quand on doit restituer les résultats hors les murs aussi. A la différence de nos collègues, c'est une espèce de fil rouge qui court sur les premiers semestres de M1 et de M2 et qui se déploie sur une période variant entre douze et quatorze semaines. Ce sont douze semaines d'enseignement et puis si on tire un petit peu sur les présentations et surtout la restitution qui est quand même le point d'orgue pour les groupes d'étudiants, on est sur quatorze semaines. C'est le cadre général. Maintenant je vais laisser Audrey revenir sur le projet.

*Audrey Bochaton (AB)* : Merci Myriam ! En introduction, je vais revenir effectivement sur le dispositif mis en place entre l'Université de Créteil et celle de Nanterre dans le cadre du Master « territoires, villes et santé ». En fait, dans le cadre de ces deux années de Master, l'objectif du premier semestre c'est vraiment d'arriver à la réalisation d'un diagnostic territorial de santé. Pourquoi ? Car les collègues – je dis les « collègues » parce que c'est un dispositif qui a été mis en place depuis 2010 et on n'était pas encore présente dans le Master avec Myriam – mais nos collègues de Nanterre avaient constaté qu'au cours du second semestre de Master, les étudiants partaient en stage, sur le terrain ou au sein de collectivités territoriales, et avaient du mal à remobiliser les connaissances et les acquis du premier semestre et n'étaient pas forcément très autonomes sur la manière de mettre en route leur stage, etc. Et donc ils se sont dits : pourquoi tout ce que l'on a pu voir au premier semestre est-il si difficile à mobiliser, alors que ce n'est pas si loin ? Ils se sont rendus compte que, finalement, les savoirs étaient assez compartimentés entre les différentes matières et donc, ils se sont dit, on va transmettre un savoir et le mettre directement en application, autant que possible sur le terrain. C'est comme cela que sont nés les diagnostics territoriaux de santé.

L'idée c'est vraiment de comprendre comment se fabriquent les inégalités de santé au sein des territoires et on travaille plutôt sur des dispositifs en prévention de la santé : l'accès au dépistage par exemple pour les cancers. Cette année on a travaillé sur le dépistage du cancer du col de l'utérus. On a également travaillé sur la santé de la mère et de l'enfant, et l'objectif c'est de comprendre comment s'imbriquent les recours au soin, les pratiques de prévention au sein du territoire en lien avec l'offre de soins, le contexte local, l'offre en transport, etc. Et donc, l'idée de ce que l'on appelle un projet tutoré c'est d'interconnecter tous les cours de méthodologie les uns avec les autres, pour qu'ils puissent répondre à cette commande.

En face, évidemment, il y a des acteurs. Il y a des acteurs de la santé, il faut donc qu'ils se familiarisent avec le vocabulaire de la santé publique. Il y a les élus locaux. Chaque enseignant vient apporter une pierre à l'édifice de ce diagnostic territorial. Donc il y a des enseignements de cartographie et de statistiques, des enseignements de SIG et tout un volet qualitatif : approches de terrain, observation, entretiens avec les acteurs.

L'expérience est extrêmement enrichissante pour nous. J'avoue que j'apprends énormément d'année en année. Cela nécessite d'avoir un collectif assez solide d'un point de vue de l'équipe enseignante, parce que ça nécessite de bien penser les cours et de les coordonner les uns vis-à-vis des autres, pour que l'objet « santé » - la santé dans les territoires – qui est un objet multidimensionnel on ne le compartimente pas trop à travers des enseignements très spécifiques pour toujours avoir en tête qu'il y a de multiples facettes dont il faut tenir compte. Pour les étudiants, ce qui est intéressant c'est qu'ils naviguent également entre les rendus académiques en fin de semestre – un rendu sous la forme d'un rapport, devant un jury – et puis une restitution publique auprès des acteurs locaux et de la santé ce qui nécessite d'acquérir aussi un langage un peu plus opérationnel.

Donc c'est un semestre très intense. C'est ce qu'ils nous rapportent en tout cas. On est assez exigeants avec eux. Ce qui fait qu'au deuxième semestre – quand ils sont effectivement en stage – ils sont beaucoup plus autonomes parce qu'ils ont cette expérience, parce que chacun développe des compétences particulières. Certains vont développer des préférences pour les approches SIG, d'autres vont être un peu plus à l'aise sur le terrain etc. Il n'empêche que ce projet tutoré rend nécessaire le besoin de bien comprendre l'objet santé d'un point de vue global. [...]

Ce projet tutoré se fait en général à l'échelle communale. On travaille dans les villes d'Ile-de-France. En fait, cela se fait en fonction des partenariats que l'on met en place avec les acteurs. Donc là, cette année, on a travaillé spécifiquement sur le département du Val-de-Marne, dans cinq villes du Val-de-Marne, et on délimite un territoire, parce que l'on s'est bien rendu compte qu'il fallait qu'ils puissent

arpenter ce territoire, aller dans différents quartiers et cerner les différences, les phénomènes de fractures, les organisations et les dynamiques sociales, etc. On pourra peut-être revenir dans le détail sur ces éléments plus tard ?<sup>5</sup>

*Kévin de la Croix (KdIC)*: Il y a une dimension qui est importante, c'est cette notion de « collectif ». Notion qui est vraiment importante, aussi bien pour les étudiants : vous l'avez évoqué, le côté « sortie de terrain », de rite initiatique pour former les promotions, rite initiatique à la discipline ; mais aussi le collectif pour les enseignants. Finalement, ce collectif est également à destination des enseignants, il pousse à apprendre à se coordonner. Comment appréhendez-vous ces différentes dimensions du collectif ?

*MC* : Oui, moi depuis le début, je trouve extrêmement important, c'est un moment fort de mon année, à la fois dans mon rapport avec les étudiants mais aussi avec mes collègues. Et j'y vais aussi pour me former, en fait. Parce que, même si on y va entre géomorphologues, comme dans toutes les disciplines on a plein de spécialités : moi c'est la montagne, pour d'autres ce sont les cours d'eau, et j'apprends tous les ans plein de choses. Alors là, on était sur l'Etna avec Franck Lavigne [*Pr. Univ. Paris 1 – Panthéon-Sorbonne, spécialiste des volcans*] et j'ai appris encore plein de choses. Pour moi, c'est extrêmement important... Ça fait partie de ma formation professionnelle. Je le prends comme cela depuis le début.

Et, par ailleurs, en discutant entre nous, il y a un aspect qui est important c'est que, quand on est sur le terrain, entre nous, on blague, on se questionne, on cherche, etc. Je crois qu'on transmet ça peut être gai le terrain, et qu'il y a un vrai plaisir à être ensemble et à se questionner ensemble. Et ça, je crois que c'est transmis aux étudiants. C'est important, aussi, de voir que, quand on fait les choses à plusieurs, on peut tirer un plaisir de ce qu'on fait et je crois que c'est d'autant plus communicatif qu'on est entre collègues et que quand ça se passe bien.

Et le troisième aspect, c'est aussi de voir qu'on n'est pas toujours d'accord entre nous. Ça aussi vous le verrez dans le film... Mais, des fois, il y en a un qui dit quelque chose, et il nous arrive de ne pas être d'accord, alors au début on le dit tout doucement : t'es sûr, ce caillou il date du tertiaire ou du quaternaire, je ne pense pas que ça soit ça, etc.. Mais même au fur et à mesure de la semaine, on aime bien se vanter entre nous et aussi on aime bien dire : mais moi je ne suis pas d'accord ! Mais moi je ne traiterais pas ça comme cela ! Parce qu'on est beaucoup dans les stages d'initiation à la recherche, et je pense que c'est important pour les étudiants de voir qu'il y a des interprétations différentes et que ce collectif il permet aussi de montrer qu'il n'y a pas une vérité. Qu'il peut y avoir des discussions. Et que la discussion, à plusieurs, peut nous amener vers des choses. Et moi je le vois vraiment comme un enrichissement.

*MB* : Pour nous, le collectif correspond aussi à celui de l'équipe pédagogique qui, à l'issue de ces semestres de projet tutoré, fait un *debriefing* de ce qui a marché ou ce qui n'a pas marché. Il s'agit de ne pas tomber dans de l'autosatisfaction béate, mais de se dire qu'il y a toujours des choses que l'on peut améliorer, que cela soit dans les choix de terrain ou dans les choix de sujets. Il y a des sujets qui fonctionnent plus ou moins bien, et ça ne sert à rien de s'entêter inutilement tant que l'on n'a pas trouvé la solution. Le collectif de notre équipe permet aussi cet équilibre entre « approches » : les approches thématiques mais aussi les approches méthodologiques. Par exemple, certains d'entre nous, en bons geeks en informatique, en analyse spatiale ou en cartographie etc., ont envie d'enseigner des méthodes aux étudiants pour leur montrer que ça va marcher, que ça va être

---

<sup>5</sup> Pour plus d'informations sur la construction du dispositif « projet tutoré » du parcours de master « Territoires, Villes et Santé », on se reportera au « Carnet de Terrain » publié dans le numéro 10 de la revue *Carnet de Géographe* : <https://journals.openedition.org/cdg/1174> (consulté le 19 juillet 2018)



intéressant... Les étudiants s'en saisissent, ils sont contents, ils comprennent... Et ça fait un « flop » gigantesque au moment de la restitution auprès des commanditaires parce qu'eux ne comprennent pas<sup>6</sup>... Cela invite aussi à réfléchir aux « trucs » qui sont « super intéressants » d'un point de vue universitaire, du point de vue de la recherche, du point de vue de la réflexion et ce que l'on arrive à faire passer à nos commanditaires. Cela invite finalement à avancer avec beaucoup de prudence.

Et puis, dans un collectif qui est quand même relativement équilibré avec des collègues qui sont plutôt « approche de terrain », méthodes dites « qualitatives » – même si je ne suis pas une *aficionado* de la dichotomie quali/quantitative – ça permet aussi d'avoir des équilibres et d'éviter, d'un côté le fétichisme des méthodes, de l'autre le fétichisme du terrain. C'est-à-dire que ni l'un, ni l'autre ne constituent l'alpha et l'oméga de la démarche. Et que si l'on n'est pas dans une approche, un petit peu, en hélice, on passe à côté de beaucoup de choses. C'est aussi une espèce de contrôle réciproque, qui fonctionne, à la fois dans la définition du projet, mais aussi tout au long du semestre, et enfin dans la manière dont on va restituer tout cela auprès des étudiants, mais aussi auprès des commanditaires.

*FD* : Pour prolonger ce que disait Marie... Bon je suis un peu décalé, pour le coup, étant dans des groupes d'enseignants au sein desquels je suis le seul géographe... Avec des sociologues, des architectes, des urbanistes, et donc, je dirais que, malgré tout, il y a quelque chose de tout à fait commun qui est la pluralité. La pluralité des approches, des discours, et le fait d'entendre, qu'il y a besoin – que cela soit intra-disciplinaire ou extra, ça ne change pas – qu'il y a à construire de la complémentarité, à construire des ponts, ou des oppositions et des divergences de points de vue aussi. Alors, ça c'est une chose, et c'est extrêmement intéressant de le faire, non pas en juxtaposant successivement des enseignements comme ce que l'on fait, de fait, dans un programme sur un semestre, mais de le faire, en situation. Alors, éventuellement, ensemble, en défendant sa position. Pas nécessairement en tant que position disciplinaire : c'est pas le géographe de service qui va faire de la géo. Mais plutôt en disant qu'il y a des choses qu'il faut creuser de tel ou tel côté. Et cela fait du bien – et là je pense aux étudiants de M1 ou M2, où on fait des choses qui ressemblent à ce que vous faites en projet tutoré – et ça fait du bien à entendre ça y compris dans des stratégies d'ouverture au monde professionnel où le travail en équipe se fait de manière pluridisciplinaire. Du coup, ne pas penser que l'on va arriver avec une certitude académique, mais qu'il va falloir négocier, qu'il va falloir trouver sa place et dialoguer.

Et la deuxième chose, et c'est très court, c'est que c'est quelque chose que j'ai très rarement fait – j'ai eu l'occasion de le faire en salle avec Marie-Hélène Bacqué [*Pr. à l'Université Paris Nanterre, spécialiste de géographie urbaine*] d'animer des séminaires de Master à deux, de faire du tandem, et c'est vrai que ça ouvre – en tout cas pour moi – le dialogue avec les étudiants. Et c'est vrai d'avoir un dialogue ou un trilogue avec les collègues qui ne pré-machent pas tout et qui lancent une discussion plus en cercle que dans du magistral, en face à face, ouvre du coup... détend beaucoup le rapport de domination un peu magistral et c'est aussi quelque chose que j'apprécie beaucoup. Alors, le fait d'être sur le terrain ; d'avoir des trains qui passent, des machins, ça donne encore plus de grain à ça ! Et de quotidien, de naturel : on n'est vraiment pas dans la salle de cours ! Cela invite la parole étudiante beaucoup plus à égalité.

*Annaïg Oiry (AO)* : Moi j'avais une question concernant la consigne que l'on donne aux étudiants quand on va sur le terrain. Est-ce qu'on leur dit juste "regardez" ? Est-ce que l'on détaille un peu

<sup>6</sup> Pour plus d'information sur la place et les difficultés à communiquer sur les résultats issus des méthodes en Analyse spatiale, statistiques, cartographie *etc.*, on se reportera à l'article de M. Baron et *al.* (2017) intitulé « Défis pédagogiques et enjeux opérationnels de l'enseignement de la géomatique. Les diagnostics territoriaux de santé en Master », publié dans le numéro 231-232 de la revue *Cartes et Géomatique* consacré à « Cartographie et géomatique : un enseignement renouvelé » (p.65-74.).

plus ? Est-ce que c'est une question d'âge ? Est-ce que c'est quelque chose qui ne marche pas en licence ? Quelle consigne on peut donner aux étudiants dans la première sortie de terrain pour leur apprendre à regarder ? Alors, moi je dis ça parce que cette année je travaille avec de futurs professeurs des écoles et donc du coup j'essaye, on essaye, de réfléchir ensemble avec les étudiants à comment est-ce qu'on apprend à regarder à des enfants de maternelle ? Alors, par exemple en sortie de terrain, en CE2, par exemple il y a un programme qui s'appelle l'organisation spatiale du quartier. Donc on incite les enfants à aller sur le terrain. Mais du coup, il faut leur donner des consignes parce que si on leur dit, aux CE2, juste « regardez », bah... Il ne va pas se passer grand-chose. Du coup je me demande jusqu'à quel point on peut préciser les consignes ?

*MC* : Je pense que quasiment tout apprentissage nécessite une consigne, pour donner des grilles... Je pense que quand on te met face à un tableau et on te dit : regarde le tableau ; tu peux te dire : c'est beau ! Ça me fait quelque chose ! Mais on sait bien que si on va donner des grilles de lectures, on va peut-être aller plus loin. Et c'est vrai, effectivement, que moi j'ai tendance à donner plus de consignes en première année. Et puis l'idée, c'est qu'ils arrivent vers une autonomie. Comme en Master, on ne commence pas en disant : prenez des notes sur le terrain. Alors que... Bah la semaine dernière j'étais avec les L3. Nous on a souvent deux ou trois jours où on visite la région ensemble et deux trois jours ensuite où ils travaillent seuls. Eh bien je sais que le premier jour il n'y en a pas un qui va sortir un carnet de terrain pour noter tout ce que nous raconte quelqu'un ou le prof. Il n'y a que le moment où on leur dit : tout ce qui est dit pourra être utilisé sur votre terrain et mobilisé dans l'évaluation que là, le carnet de terrain sort. Et donc... J'ai l'impression pour moi, le terrain, c'est comme en salle de classe. C'est-à-dire qu'en salle de classe quand on dit : vous lisez pour la semaine prochaine un article. C'est noté Madame ? Si c'est noté tout le monde le fait. Si ce n'est pas noté, y'en a quatre qui le font... Donc moi j'ai l'impression que sur le terrain c'est un peu la même chose.

*SL* : Pour compléter, c'est l'idée de dire qu'à priori il faut essayer d'articuler le mieux possible le dispositif, les objectifs et le niveau. Alors après, si l'on est en équipe ou pas... Le suivi : si l'on est en amont, qu'est-ce qu'on fait en aval après. Mais le dispositif, l'objectif et le niveau, moi je ne pense pas qu'il y ait... Alors forcément quand on est en L2, on va avoir plus d'ancienneté qu'en L1. Mais les L1 vont aussi avoir tendance à voir plein de choses avec des consignes légères, sauf qu'on n'ira sans doute pas aussi loin dans un premier temps, il faudra compléter après. Je trouve qu'il n'y a pas de pré-niveau requis parce que finalement au collège/lycée, ils travaillent dès la première année. A l'école, ils travaillent sur l'extérieur ou l'observation. Donc on peut remobiliser les choses je pense assez vite. Mais quand on se plante c'est parce qu'à un moment donné on n'a pas réfléchi. On s'est dit à un moment donné que ça allait passer et ça ne passe pas. Il faut toujours chercher à articuler en se demandant : je suis à quel niveau ? Mon dispositif : est-ce que j'ai deux heures ? Est-ce que j'ai deux journées entières ? Est-ce que j'ai un semestre ? Et à partir de là, quel est l'objectif de ma sortie ? Qu'est-ce que je veux montrer ?

Sur la sortie sur la voiture, l'idée c'est qu'on se déplaçait – bon c'est pas très original, hein – de site en site. Et à chaque fois j'essayais d'orienter le regard. Pour la première sortie on est dans un parc. Il n'y a pas de voitures, etc. Et je leur dis : elle est où la voiture ici ? La première question c'est ça. Elle est où ? Et en fait, on l'entend : elle n'est pas très loin. En fait, quand on regarde le parc, on voit qu'à l'intérieur du parc il y a un système de circulation pour que les voitures puissent entrer et sortir quand même en cas de besoin : c'est une place qui sert à des concerts à certains moments de l'année. Donc il y a quand même un dispositif dans le parc, un peu caché, un peu dissimulé, mais on voit bien qu'il y a un espace voiture. Et par chance, si on passe un peu tôt, à 8h, on voit qu'il y a quelqu'un qui passe en voiture pour nettoyer le parc. Et puis, petit à petit. D'étape en étape, comme cela, à chaque fois. L'idée c'est d'aiguiser : alors là, voilà ! Vous regardez au sol. Et donc alors ça selon les niveaux : quand j'étais en lycée, j'allais plus les accompagner, puis au bout d'un moment, je vais

arrêter de poser des questions et je vais dire : bon j'ai choisi de m'arrêter là. D'après vous, qu'est-ce que j'aurais eu envie de vous dire à cet endroit-là sur la voiture ? C'est quoi la question que je vous aurais posé. Et pour faire cela, on va s'adapter en fonction du groupe, s'il est réceptif ou pas. Y'a des groupes hyper réceptifs, avec qui ça va marcher. Y'en a, faut avoir la consigne pas loin, sinon ça ne va pas marcher. Plus ils sont grands, plus ils comprennent vite... Voilà, il y'a une espèce de jeu qu'il faut toujours adapter et centrer et préconçu sur le niveau.

*FD* : Deux figures extrêmes pour te répondre Annaig. Il y a une figure extrême que l'on n'a pas abordé, où il n'y a que des consignes, qui est le cours de terrain, le cours magistral de terrain, qui est quelque chose que, moi, j'ai beaucoup reçu en tant qu'étudiant ou élève ici à l'ENS. Même si le cours magistral de terrain est un paysage, est un cadre de mise en scène. Là, on n'a pas la parole. On va dire. Et cela ça existe ! Je crois que ce n'est pas vraiment de cela dont on parle aujourd'hui mais je pense que c'est important de se dire que sortir, cela ne suffit pas pour faire quelque chose d'actif avec le terrain. Alors ce n'est pas pour dévaluer complètement : j'ai reçu des trucs magnifiques avec ces terrains, mais c'étaient des cours ! Evidemment c'était beaucoup plus chouette d'être en Algérie face à la commune paysanne socialiste qui était en train de se restructurer et d'avoir deux ou trois heures qui expliquaient tout depuis le début. On aurait été en salle, ça aurait été pareil, sauf que... Ça c'est un peu un côté extrême. C'est même pas que des consignes : il n'y a pas d'activités sur le terrain autres que d'être là, à regarder.

A l'autre bout... Alors, je ne sais pas si c'est encore de la géographie, j'ai beaucoup travaillé... Alors travailler, non, je me suis beaucoup amusé avec des gens du mouvement situationniste anglais et donc, on prenait des trucs de dérive. Et là, on peut imaginer qu'il n'y ait pas de consigne et que la consigne soit de se perdre ensemble. On a fait cela, on s'est perdu ensemble, on a pris des plans de Bagdad pour explorer ou Exeter, ça marche assez bien, si le but c'est de se perdre, ça va très vite, et après on observe... Il y a des petits jeux d'observation... Mais on s'est amusé à ouvrir le regard en explorant, je ne sais pas si c'est encore de la géographie.

Mais peut être plus sérieusement, la figure qui n'est pas tellement loin, c'est celle du maître ignorant. Dans le cas du maître ignorant, on a des étudiants qui vont être inversé : bon, on vous emmène, on vous montre. Et là, ça peut être intéressant. Je pense que cela c'est plutôt un aboutissement. Quelque chose qui va arriver en M1, en M2.

*MC* : Peut-être pour rebondir, je pense que la consigne peut disparaître, mais par contre il y a un élément qui est important, c'est de faire comprendre l'intention. En fait, on ne va jamais gratuitement quelque part. En vidéo, c'est très important l'intention, c'est-à-dire que, moi je leur dis : "allez filmer la dalle des Olympiades", premier réflexe, ben ils vont filmer tout ce qu'il y a. Et, en fait, à la fin, je leur dis : qu'est-ce que, vous, vous avez montré ? J'ai vu une place, avec des immeubles grands... Des gens qui passent. Toi, j'ai vu que tu ne filmais que les pousses de végétation. Et là, on sent qu'il y a une intention. On veut montrer que c'est un espace où il y a de la végétation. Et ça, c'est pareil, en géomorpho, on peut se planter devant une rivière. On peut se dire : je vais mesurer tous les cailloux qui sont devant moi, et puis après avec le traitement statistique j'aurai bien un truc à dire. Et on fait la même chose en vidéo : je filme tout ce qu'il y a et au montage j'aurai bien un truc à dire. Et moi j'essaie vraiment de faire comprendre qu'il faut venir avec des idées sur le terrain. Peut-être que l'idée est fausse. Ils me disent : on s'attendait à ça, et on a plutôt eu ça. Et c'est super ! Si on avait tout ce qu'on attendait, on n'irait pas faire du terrain et ce ne serait pas très passionnant. C'est la surprise qui est intéressante.

Mais pour être surpris il faut déjà avoir quelque chose. Donc il faut arriver avec une idée et avec une intention. Sinon on n'arrive pas à hiérarchiser ce que l'on voit. On prend tout ce qui arrive et on

n'arrive pas à conceptualiser un truc. Donc je pense que par exemple, un M2, il peut y avoir moins de consigne qu'un L1 sur comment pratiquer son terrain car il sait plus de choses. Par exemple, les films en M2, les films pédagogiques que j'ai fait faire, la première question c'est de savoir pour qui on le fait. Pour un élève de CP ? Pour un élève de 6<sup>e</sup> ? Pour un étudiant ? Est-ce que l'on fait un support pédagogique pour niveau L1-L2 ? Donc on va réfléchir à quel est le vocabulaire qu'il faut développer dans ce film, etc. Et donc, la notion d'intention dans le travail elle est très importante.

*Séverin Guillard (ATER à l'UPEC) :* Moi j'ai une question, c'est sur le nombre d'étudiants. J'empiète peut-être un peu sur la partie sur la suite. Mais il me semble que le fait qu'il y a des TD qui ferment et où il a plus d'étudiants, ou parfois le fait que selon les cours ça varie de 15 à 120, alors je me demandais comment vous adaptiez vos techniques pédagogiques par rapport à ça. Et comment on fait pour faire travailler des classes avec des niveaux très hétérogènes ? [...]

*MC :* Oui ! Moi, moins y'a d'étudiants, mieux je me porte ! On a arrêté d'ailleurs les sorties à 120... Mais c'est sûr que c'est vraiment pas un format idéal. Ne serait-ce que... Tout prend plus de temps ! La logistique est énorme ! Et donc le seul moyen c'est de diviser les 120 en groupes. D'être plusieurs collègues et de partager le groupe. Mais du coup on perd un peu le côté collectif du côté des collègues.

Et puis après il y a quand ils ont des travaux autonomes à faire. Par exemple moi, en film, je limite à 4 parce qu'à 5 ou 6, il n'y en a plus beaucoup qui vont toucher la caméra. Ils vont pas réussir à se retrouver pour travailler ensemble. Donc, il est clair qu'il faut adapter les objectifs et que c'est un gros frein aujourd'hui pour organiser le terrain.

Je pense que nous en géomorpho, surtout de mon époque – j'ai fait mes études au début des années 2000 - c'était vraiment la matière qui dégouttait tout le monde. Et donc on était 10 en TD en géomorpho, donc on n'arrêtait pas de sortir. Un cours sur trois avec mon prof on sortait. Et j'aimerais bien pouvoir le faire encore, parce qu'effectivement à 30... On n'aurait pas pu rendre sexy la géomorpho. Oui, c'est un gros enjeu aujourd'hui.

*SL :* Nous sur la sortie on a à peu près la même problématique, en L1 avec 120 étudiants en fin d'année, pareil pour la Bastille. Donc sur la sortie au Grésivaudan on a un point de rendez-vous... Bon, on a quand même pas mal d'enseignants, à 120 il faut un pour 12, ou pour 18 je ne sais plus quel est le taux d'encadrement minimum. Donc on a un bon groupe, un groupe humaine-aménagement, un groupe un petit peu plus géo physique mais en gros on multiplie les points d'ateliers, on multiplie les stratégies où il y a le bus qui va à un endroit, il y a un autre bus qui s'arrête ailleurs et qui a des choses à faire à gauche, à droite et après on croise. Le matin, quand on donne un rendez-vous à 8h30 ou à 9h, à 8h, bon ils n'arrivent pas toujours au même moment. Dès qu'il y en a 30 qui sont là on commence à faire le premier exposé. Donc on a plein de micro-stratégies qui nous permettent qu'on subdivise le plus possible. Il y a des groupes qui vont chercher des choses pendant que les autres sont en train d'écouter. Et quand les autres reviennent, on switch. Donc on peut jouer avec le nombre... Mais ça prend du temps, c'est de la logistique... Faut pas qu'il y ait un bus qui ait une panne au milieu...

*MC :* Je suis désolée, je prends beaucoup la parole. Je vois nous, le stage de L3, par exemple nous on a 20-25 étudiants. Ça veut dire qu'il faut fonctionner en minibus de 9 places : il faut 3 chauffeurs. Or, l'université prévoit deux enseignants à plus de 20 étudiants, et du coup on a un système... Par exemple là on était à 4 en Sicile, 4 enseignants, et donc on tourne tous les ans. Y'en a deux qui prennent sur leur service et là par exemple je suis partie une semaine c'était pas sur mon service et

j'ai payé mon billet d'avion. Moi je le considère comme une formation personnelle, donc j'ai pas de souci. C'est pas grave ! Mais c'est vrai que ça demande presque du bénévolat...

*FD* : Je dirai la même chose, on fait un peu de bénévolat. Les stratégies de dédoublement souvent c'est de montrer des trucs en plus hors service et non plus en heures complémentaires. Donc ça ça passe... On arrive à retrouver des conditions qui sont des conditions correctes de taille de groupes etc. Sinon ça marche pas ! On peut encore parler de cela, de trucs matériels : d'être sur un terrain urbain et donc avec le bruit de la ville et à pas plus de 15, même s'il n'y a pas le brouhaha du groupe, les camions passent, les scooters, les trucs, les muches, quand on doit faire une présentation, on doit hurler ou alors il faut avoir un porte-voix... Sur la voie publique, ça devient compliqué aussi... 25 dans Paris ou en banlieue proche et dense c'est très compliqué. Et on arrive à offrir du temps pour que ça marche. Mais ça ne devrait pas être comme ça...

*Caroline Leininger-Frézal* : Moi je voudrais savoir quelle est la place que vous accordez à la pratique des étudiants, à leur pratique spatiale dans la construction des savoirs qui doivent s'opérer sur le terrain. En quoi leur pratique de l'espace va être un élément d'apprentissage par rapport à vos objectifs ? [...]

*AB* : En fait sur le diagnostic territorial de santé, on a des groupes de 4-5 étudiants par ville. Chaque enseignant suit et accompagne un groupe sur une de ces villes. Et comme les étudiants ne sont pas tous géographes, on essaie de construire ensemble les grilles d'observation pour préparer en amont pourquoi on va sur le terrain, pour quoi faire. On construit ensemble une grille d'observation qui est amenée à évoluer. Ce ne sont pas tout le temps des villes avec lesquelles les enseignants sont très familiarisés, et ce qui est intéressant, c'est qu'au fur et à mesure de leur pratique de terrain – parce qu'on ne va pas toujours sur le terrain avec eux – les étudiants connaissent beaucoup mieux le terrain que nous, les encadrants, et on a aussi un renversement de la relation qui est assez intéressant et, en fait, nous même on formule des questions naïves en demandant : ah bon ? C'est comme cela que ça se passe ?

Cette année j'accompagne un terrain à Fontenay-sous-Bois. J'avais vu une partie de la ville et les étudiants sont allés beaucoup plus loin dans les quartiers. Ils sont allés à la rencontre des associations, et en fait, leur pratique du terrain les a amenés à beaucoup mieux comprendre les dynamiques sociales et ça vient un peu renverser la relation. Et du coup, on apprend énormément de choses de leurs travaux et de ce qu'ils font remonter du terrain.

*MB* : En complément de ce que vient de dire Audrey Bochaton, il y a cet échange entre la personne qui encadre et le groupe et on sanctuarise aussi des moments où les groupes travaillent ensemble. Et là, on voit les équilibres assez différents qui se trouvent entre ce qu'ils peuvent faire avec les informations auxquelles ils ont accès. Et du coup on leur demande de faire des comptes rendus devant les autres groupes sur ce qu'ils ont fait, les questions qu'ils se sont posées, en faisant le pari que c'est aussi de l'échange ... On demande par exemple aux autres groupes s'ils ont été confrontés à la même situation et quelle stratégie ils ont ou vont développer, quelles réponses ils ont trouvées, pour pouvoir nous-mêmes formaliser et trouver une solution aux questions et aux difficultés qu'ils ont rencontrées.

C'est un dispositif à plusieurs niveaux où nous pensons aussi beaucoup à ce qu'ils puissent échanger entre eux, sans que nous, nécessairement, soyons présents dans la salle. Ils ont donc des temps de mise au point sur là où ils en sont dans la construction des diagnostics territoriaux de santé.

*MC* : Moi je dirais même quelque chose d'un peu vicieux qui est qu'on aime bien qu'ils se perdent. Et, en gros, sur une semaine on fait trois jours tous ensemble et trois jours où ils font chacun leur travail, en autonomie. Et nous on s'interdit d'aller avec eux le premier jour de terrain. Et on sait que le

premier jour de terrain, tout à coup, ils se retrouvent à mesurer quatre cailloux, on ne sait pas pourquoi, parce qu'on leur a dit de faire des mesures. Et on s'interdit d'intervenir. Et c'est seulement le deuxième jour qu'on va avec eux. Qu'on leur dit : alors dites-nous, qu'est-ce que vous avez-vu ? Ah d'accord ? Ce caillou, euh ?... Vous avez compris comment cette montagne elle s'est formée ? Vous allez le voir dans le film, en particulier par ce que je filmais et que je ne répondais pas aux questions. Du coup, se perdre, c'est un moment d'apprentissage aussi. C'est extrêmement important. [...]

## Discussion autour et visionnage du film de M. Chenet

### *Présentation du film par l'auteur*

MC : Alors ce film a été tourné en 2012, pendant un stage de terrain, en Irlande. Moi j'ai été recrutée comme statutaire en 2010, donc là c'est vraiment l'expérience d'une jeune enseignante, qui se retrouve sur le terrain dans un moment particulier. Alors j'avais mon directeur de thèse, qui donc avait été mon patron et qui dirigeait le stage... Et puis on était trois autres collègues, qui ont été recrutés au même moment. Et donc on se retrouve à trois jeunes enseignants, le vieux patron et les étudiants.

Et ce qui m'a un peu motivé dans ce film c'est de me dire que, pour moi ça a été un élément déterminant, le stage de terrain, pour la suite : c'est ce qui m'a donné envie. Et donc j'avais envie de capter ce qui se passait à ce moment-là. Mais j'avais aussi envie de voir les relations entre les enseignants et les étudiants.

---

Visionnage du film [durée 37 min] : [http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w\\_fiche\\_film/38603\\_1](http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/38603_1)

---

### *Discussion autour du film*

Dorian Bernadou (DB) : D'après-vous, parce que j'imagine que vous en avez fait plusieurs depuis, quel est le rôle de la caméra sur le degré d'attention des étudiants ?

MC : Oui, en effet, j'ai proposé aux collègues et aux étudiants un exercice très difficile. Moi j'étais prof, enfin, ce n'est pas moi qui ai organisé le stage, mais c'est quand même très bizarre de demander à des étudiants si on peut les filmer et de les regarder parler avec une caméra. Moi, je fais des films sur d'autres sujets. Sur mes sujets de recherche, d'habitude plutôt. Euh là j'ai plus proposé une expérience à mes collègues et à mes étudiants. Parce qu'il se trouve que là, pour Charles [Lecoeur, Pr. à l'Univ. Paris 1 Panthéon-Sorbonne et l'un des principaux protagonistes du film, aujourd'hui retraité], c'était aussi un de ses derniers stages, donc je voulais aussi enregistrer ce bonhomme sur le terrain. Mais j'avais vraiment proposé aux étudiants, je leur avais proposé avant, de prendre une heure ou deux en salle pour leur exposer mon projet. Je leur avais expliqué pourquoi j'avais envie de faire ce film, je leur avais posé des questions. Je leur avais dit que s'ils ne voulaient pas être filmés, qu'ils me le disent. Tout cela s'est fait un peu en transparence et, comme d'habitude, bien sûr, ils ont été gênés, mais au bout d'un moment la caméra, elle s'oublie. Il y en a qui ont fait beaucoup de stratégies d'évitement de la caméra. Il n'y a pas de souci, de toute façon il y avait 25 personnes, etc.

Donc, oui, j'ai un peu perturbé, comme tout film tout ce qui se passait, mais le fait est que moi je voulais enregistrer ce qui se passe : ces moments d'enseignement, ces moments de doute, de plaisir,

etc. Et puis, j'ai pas toujours filmé, en fait. Comme m'a dit Jean-Louis Tissier un jour [Pr. à l'Université Paris 1, qui s'est consacré à la réalisation de film durant sa carrière et à la formation des étudiants à la réalisation, aujourd'hui retraité] : qu'est-ce que c'est que cette Irlande où il ne pleut jamais ? Un film c'est toujours une contraction du temps.

Il y a plein de temps que je ne filmais pas. Je leur avais dit que je ne filmerai pas les à-côtés, c'est-à-dire les soirs, les soirées, pour que chacun ait le temps de souffler... Parce ce qu'un stage de terrain, c'est un moment collectif. Et certains ont demandé : pourquoi vous n'avez pas filmé les soirées ? C'est un moment de partage, il se passe pleins de choses quand on va au bar tous ensemble ! Mais j'avais décidé qu'il y ait ces limites pour qu'ils aient leur droit de déconnade sans qu'il y ait tout le temps une caméra. Donc je leur avais proposé des règles, que j'ai respectées, et du coup ça s'est plutôt bien passé.

Cette gestion de l'intimité de l'étudiant pendant le stage, caméra ou pas, elle est importante. C'est-à-dire : est-ce qu'on est 24 heures sur 24 ensembles, est-ce qu'on mange avec eux le soir ? Est-ce qu'on dort dans le même lieu le soir ? Il y a des questions qui se posent. Ça peut être épuisant pour les enseignants. La semaine dernière, pour la première fois, on était à Catane et on allait tous les jours sur l'Etna. Et le soir, on mangeait dans un petit restau, et on a décidé de ne pas manger ensemble. Parce que 25 tous les soirs, c'était compliqué. C'est la première fois qu'on ne fait pas la popote et qu'on ne mange pas tous les soirs avec les étudiants. Et on s'est dit : c'est pas très cool, le premier soir. Et en fait c'est très reposant pour nous. On a eu des moments de décompression. Enfin je ne sais pas. Ce sont les stages en ville. C'est très différent... Moi ça m'a perturbé d'être en ville. Voilà... Il faut des moments où chacun se laisse un peu du temps.

Comme quand un étudiant vient à 10h du soir en disant : vous pouvez regarder ma carte ? Moi, je sais qu'il y a des enseignants qui disent oui, jusqu'à minuit. Moi je sais qu'à 20h je ferme boutique. Je ne réponds plus aux questions... Enfin pas formelles en tout cas. [...]

C'est quand même un exercice particulier. Certains disent après : tu vas faire un film cette année ? Et je leur dis, non ! J'ai montré quelque chose à un moment. Mais c'est pas un film de vacances ! C'est pas un film souvenir ! Si vous voulez faire un film souvenir, ben allez-y ! Mais est-ce que ça a un vrai intérêt de le refaire à chaque fois ? Ben en fait, non. Alors ce qui était intéressant c'est que quand je leur avais présenté le projet avant, je leur avais dit que je pouvais enregistrer. Et ils m'avaient dit : peut-être qu'il ne va pas se passer du tout ce que vous attendez ? Peut-être que... Je leur disais : s'il ne se passe pas ce que j'attends, c'est super ! Ça veut dire que vous êtes un groupe exceptionnel. Mais, le moment où il y a des étudiants qui vont se perdre, des moments où on va mesurer un truc mais où on ne sait pas ce qu'on fait, le moment où le prof va parler et on comprend rien ! Tout cela ce sont des choses qui arrivent tous les ans !

*Etienne Tourelle (ET) : Vous-même, vous produisez beaucoup d'images sur le terrain. Qu'est-ce que vous apprenez aux étudiants sur leur propre production graphique, notamment photo et film, par rapport à ces moments un peu spécifiques, liés à la pratique de la géomorpho ?*

*MC : Oui, alors, c'est compliqué parce que, quand j'apprends la réalisation de film à des étudiants, je ne leur apprends pas la géomorpho. La géomorpho une matière compliquée à filmer. Donc, en film, on travaille plutôt sur des concepts comme, en licence, on travaille sur la gentrification, sur la friche, des trucs comme ça.*

*L'objectif de mon enseignement c'est qu'ils arrivent à incarner les processus territoriaux en image et en son. Donc c'est déjà construire un discours sur le terrain et après l'incarner en son et en image. Voilà. Cela demande une pratique du terrain un peu particulière, parce qu'il y a une pratique traditionnelle du terrain : c'est aller en observation et établir une hypothèse sur un terrain. Et après,*

trouver comment l'incarner. Et trouver comment l'incarner ça passe souvent par quelque chose de... Un exemple un peu plus individuel.

Par exemple, quand on fait un film de 5 minutes. On ne peut pas aller interroger 50 personnes en 5 minutes. Donc, en fait, on va peut-être aller voir comment ce processus s'incarne dans la vie d'une personne ou de deux personnes. Et ça, c'est très particulier pour l'étudiant. Car, dans les autres cours, souvent, on leur dit : il faut faire plein d'enquêtes ! Et plus vous aurez de gens, et plus ce sera représentatif ! Et j'essaye de leur faire prendre le chemin inverse : vous avez vu un processus général, montrez comment il s'incarne dans la vie d'une personne ou la pratique de quartier d'une personne. Voilà, c'est ce que m'apporte, pour moi, le film en général !

## Enseigner le terrain : concrètement ? RetourS d'expérienceS

*DB* : Moi je voudrais poser une question, qui fait écho à ce que disait Sébastien Leroux au début, c'est la dimension réelle du stage de terrain. Vous [Marie Chenet], on voit bien que vous essayez de reproduire aussi ce qui vous a plu en tant qu'étudiante, avec le maître à penser. Tu disais tout à l'heure [Sebastien Leroux] que c'était un stage qui déjà en 1999 avait lieu. Quelle part a cette dimension rituelle ? Est-ce que c'est toujours si pertinent ? Si utile ? Et quel est le degré affectif qu'il y a dans le fait de le faire et de ne pas le faire, si jamais on en est empêché ?

*SL* : Je crois que dans le fond il y a probablement un côté affectif, je me le rappelais en voyant ton film. Je me rappelle très bien des collègues qui étaient en admiration devant des chênes qui étaient dans une forêt où ils n'avaient rien à faire là. Et ils ont discuté pendant une heure. Et nous on était là : bon qu'est-ce qu'on fait, on a tout vu nous ! C'est ce genre de moment, aussi, où on voit les profs et où il y a des choses aussi qui s'incarnent.

Mais, au-delà du côté affectif, il y a aussi le fait, qu'en tant que géographe, on est des gens de terrain, quoi ! On a besoin d'aller dehors ! Et si on n'arrive pas à transmettre ça aux étudiants... Si sur une année les étudiants et les étudiantes ne sortent pas, c'est vraiment dommage parce que *a priori* ce qui m'a plu en géo, c'est cet aspect... Où quand on est dehors, on a envie de voir des choses, on a envie de comprendre. Et parfois on se dit : bah, là je comprends pas ! Comment ça peut se passer ? Et c'est là qu'on peut poser notre corps dans notre environnement et se demander comment les choses sont là où elles sont ? Je trouve que c'est vraiment fondamental pour notre discipline.

Alors, si on ne fait pas le Grésivaudan, faudra qu'on fasse autre chose. Parce qu'à un moment donné, il faut que l'on arrive... Je rejoins la question des besoins derrière, mais on n'est pas du tout qu'une discipline de bouquins. Ce serait une erreur de ne pas être dehors.

*KDLC* : Je vais prolonger la question. Vous avez aussi au moment de votre présentation présenté une gradation de votre approche de ces sorties, et donc, Frédéric, tu parlais de l'entrée aux "pays des merveilles et du dépaysement", et puis on arrive à l'effet *Matrix*, pour en venir à des terrains qui sont des commandes, pour répondre à un besoin précis. Et donc, comment vous envisagez vos sorties de terrain entre l'affectif, le besoin, on parlait de l'amour des lieux – transmettre cet amour des lieux, transmettre cette passion – et d'un autre côté se confronter au fait que l'on met les étudiants face à la difficulté de ces sorties de terrain ? Comment vous l'appréhendez ? Comment vous mettez en forme cette pédagogie entre l'affectif et le côté dur du terrain ?

*MB* : Là je crois encore que c'est une question d'adaptation en fonction du public auquel on a affaire. Tu disais, à juste titre, qu'il y a peu de chances pour qu'on ne retrouve pas tel ou tel archétype dans une sortie de terrain, de la même manière, il y a peu de chance que l'on tombe sur 25 étudiants qui



sont compétement convaincus de l'intérêt d'aller sur le terrain ou zéro qui sont convaincus que ça ne va servir à rien ! C'est pour ça aussi que l'on aménage des temps d'échange entre eux. Pour que ceux qui en ont fait plus, ou ceux qui ont commencé à faire des démarches particulières sur le terrain puissent éventuellement instiller des idées, des façons de faire. Parce que les autres n'y ont pas pensé... Parce que le prof référent a dit qu'il « fallait attendre avant d'aller sur le terrain ».

Et là, ce qui se joue, c'est aussi la capacité d'autonomie : est-ce que j'en ai besoin ? Est-ce que j'ai envie d'y aller sans que le prof soit nécessairement avec nous ? Sans avoir l'autorisation ? Et c'est aussi ce qu'on retrouve dans la manière dont ils restituent et combinent les informations qu'ils ont collectées tout au long du semestre.

La place du terrain dans leur rendu n'est pas fixée *a priori*. Elle est ce qu'ils ont envie d'en faire. On est tombé sur des groupes, cette année, qui étaient « très hétérogènes », en termes de capacité à articuler les informations sur lesquels ils devaient travailler, de terrains qu'ils avaient pu arpenter, d'associations, de contacts qu'ils avaient pu avoir sur le terrain, etc. Lors des restitutions, on avait une combinaison photo, entretiens, résultats, cartes, entretiens, etc., qui était très différente d'un groupe à l'autre. Mais, au bout du compte, on avait des restitutions qui, chacune, avait des points forts, des éléments intéressants. Et c'était aussi ce sur quoi on les incitait à pousser le plus. C'est aussi à nous de nous adapter en permanence à la manière dont ils se saisissent du terrain, ce qu'ils en font. Il ne doit pas y avoir que nous qui disons « là c'est bien que vous alliez dans ce quartier, parce qu'il y a telle association qui est intéressante et puis on a un contact », etc. C'est aussi eux la manière dont ils s'en rendent compte.

En tant qu'équipe pédagogique, nous avons bien conscience d'être dans une situation confortable parce que nous les voyons évoluer sur un semestre, ce qui n'est pas la même chose que de les voir évoluer sur une semaine ou dix jours de terrain.

MC : Je crois que l'on ne peut pas opposer plaisir et travail. Au contraire ! Ce qu'ils en tirent généralement c'est qu'on a souvent le groupe justement frileux qui va regarder son truc dans la matinée et qui va passer l'après-midi au café à réfléchir comment en trois parties ils vont pouvoir présenter leur truc. Et puis on a le groupe qui a tout arpenté, qui n'a pas forcément bien conceptualisé... Et, en fait, on les voit le soir, et là ils discutent entre eux : « Et moi j'ai fait ça ! – Et nous on a fait ça ! » Et celui qui a passé l'après-midi au café, en fait, il n'a pas grand-chose à raconter. Et donc il voit bien qu'aller sur le terrain, même pour se planter et revenir, même être tombé dans un trou, rencontrer un gars et n'avoir rien compris, et bien en fait ça donne de l'appétit ! Et en fait, plus on en fait, plus il va nous arriver des trucs. Nous on essaye de le vivre un petit peu comme cela, et en fait, ces moments, quand on se retrouve le soir, c'est la compé' à qui a fait le meilleur terrain et qui en a fait le plus. Et nous on est super content. J'adore ces moments où on les entend raconter leur terrain, c'est un peu une démonstration de force, mais il y a une excitation qui monte le premier soir. C'est génial à voir. Après cela, au moins, les autres se disent : « Bon ben, demain, je ne vais peut-être pas passer l'après-midi au café... »

KDLC : Cela peut être intéressant, par rapport aux temporalités : quand on dit sortie de terrain, on peut parler d'une sortie d'une semaine : il y a des terrains longs, et puis il y a des sorties de terrain qui sont peut-être plus séquencées : on a une heure ou deux heures de cours une fois dans la semaine.

FD : Pour compléter, deux choses :

- Une, tout d'abord il y a un travail qui est fait sur les *a priori* : qu'est-ce qu'ils s'attendaient à trouver, et en quoi ce qu'ils s'attendaient à trouver a mis en forme, a structuré leur recherche, et a fait qu'ils sont complètement passés à côté de trucs importants.

Typiquement, avec des L1, à Nanterre, sur l'image qu'ils ont de l'université avant : ce qu'ils avaient entendu, etc.

- L'autre truc, c'est que c'est pas pareil, entre des paysages, des études de géomorphologie et des terrains de banlieue... On est davantage sur des rencontres. Et la rencontre, pas programmée : pas un rendez-vous avec un responsable d'asso. On est dans la rue... J'ai le souvenir, on est en ville, on va à Bastille. Et il y a un SDF qui vient nous parler et qui nous demande ce qu'on faisait là. Alors je commence à lui expliquer. Et il commence à nous interpellé – très gentiment : là c'est bien ! Mais il faut des logements pour tout le monde ! et on est resté là presque deux heures là à discuter. [...] Après eux, dans leur quotidien, il y a des bonnes rencontres et il y a des rencontres un peu dangereuses. Typiquement : les dealers. Alors, les dealers, en soi, c'est pas un danger. Mais il peut y avoir des confrontations compliquées. On essaye un peu quand même, [...] de ne pas les laisser sans préparation. Les rencontres, ça fait bouger. Et donc accueillir d'autres discours, de les recueillir et les confronter à d'autres images *a priori*. Par exemple, sur Bagnolet, il y a un groupe qui s'est précipité sur le tout petit quartier pavillonnaire au contact de Paris, qui est le truc qui a été complètement gentrifié. Et on se dit : c'est magnifique ! Il y a de beaux petits jardins ! Et là, on va revenir sur pourquoi ils sont venus là. Qui ils ont rencontrés ! Donc : des agents immobiliers...

BL : J'avais moi un petit questionnement sur ce que sont les concepts ou les approches un peu thématiques qu'on pourrait transmettre par ailleurs, en cours, en TD, pour lesquels il y a une vraie plus-value au fait d'aller sur le terrain. C'est-à-dire, on se dit : sans y aller, ils vont vraiment moins bien comprendre. Et aussi, comment s'articule le « avant », « pendant », « après ». C'est-à-dire, qu'est-ce qu'on dit avant d'y aller, est-ce qu'on ne dit rien, et on les laisse découvrir, est-ce qu'explique tout ce que c'est... Euh, voilà : l'urbanisme de dalle, et puis après on y va, on voit s'ils ont tout compris et après on fait un point. Comment on articule un peu ces savoirs et savoir observer, concrètement ?

SL : Encore une fois, ça dépend vraiment du dispositif et de l'objectif. Est-ce qu'il y a de la préparation avant ou après. Alors, merci, du coup je rebondis sur les deux trucs que j'avais dit au tout début, mais effectivement, il y a un moment donné où la sortie « voiture » – alors maintenant ça marche – moins à Grenoble, parce qu'ils ont quand même chassé la voiture depuis quelques années, mais il y a un moment où on se mettait place Hubert Dubedout, qui est une place qui est le débouché de l'avenue Jean Jaurès, qui était énorme. Il y avait une deux fois deux voies, il y avait le pont Porte de France. Je me mettais là, on fermait les yeux [...] et là je leur disais, le "monopole radical" de Ilitch, ça marche à tous les coups. [...] Et donc voilà, pour vouloir faire dire à ses élèves que c'est bien la voiture qui a construit la ville, si on se met au milieu d'une rue où on est obligé d'hurler pour qu'ils nous entendent. On dit que ça s'appelle « une place », et que quand on leur demande : « c'est quoi l'imaginaire d'une place », on nous dit : « c'est un petit café avec un bar » – y'a toujours quelqu'un qui va sortir ça, que c'est un petit café avec un bar... Ben là, c'est pas possible ! On leur fait sentir ça, cette idée qu'à un moment donné, là ! Je cale le monopole radical d'Ilitch et dans le tas il y en a quelques-uns qui le reçoivent aussi. Après, on fait un gros retour en cours et on reprend tous les mots clefs.

Et pareil sur le "milieu associé" ! Il y a un moment où on est sur l'idée qu'on est sur la voiture. Donc on se met à un endroit donné. Donc je leur dis : pourquoi on est là ? Ils cherchent et tout ça. Et là il y en a qui vont dire : « Ah ! Monsieur ! Là on a un garage et une station, essence ». Un garage et une station essence de l'autre côté. Donc moi je leur dis : « Ah ouais ! Super ! Etc. Donc pourquoi je suis venu là ? Donc c'est pour dire que la voiture... » Et donc là ils commencent à dérouler tout ce qu'il faut pour qu'une voiture roule et du coup je vais les chercher un peu : « Du coup la voiture il n'y a

que ça ? Comment ça marche ? » Alors, le code de la route, on l'avait quand même un peu vu mais du coup y'en a un qui pense aux gendarmes, puis y'en a un qui pense aux assurances... Et du coup, on voit se dessiner, autour de la voiture, cette idée du milieu associé. Et ça, à mon avis, je peux le dire en cours... Ça marche quand même mieux sur le terrain. Ça marche mieux quand ça a un peu émergé. C'est un peu inductif – bon, c'est très guidé, hein quand même – on arrive finalement à se dire : pour que la voiture fonctionne il faut que quelque chose tourne. Et donc il y a quelqu'un qui s'appelle Simondon qui dit que pour qu'un objet technique fonctionne il faut qu'il y ait un milieu associé, sinon ça marche pas... Bon voilà... [...] Il y a des dizaines et des concepts qui se voient comme cela, qui peuvent se sentir, et qui peuvent faire fonctionner les sorties de terrain et qui rendent, peut-être, plus évident l'enregistrement de l'info, surtout s'il y a une redite après ou avant.

*AB* : Peut-être que dans le dispositif qu'on a mis en place à Nanterre et Créteil, ce qui est intéressant, c'est que les sorties de terrain, elles sont intéressantes pour tous les allers-retours qui peuvent être faits entre le matériau collecté et le matériau cartographique. Par exemple, les étudiants vont établir dans le diagnostic territorial, des cartes d'accès au soin, des cartes d'accès au dépistage à l'échelle de l'IRIS. Et, en fait le terrain ça leur permet d'aller voir plus loin que ce que l'on appelle l'IRIS : qu'est-ce qu'il y a véritablement derrière l'appellation ? Ce n'est pas forcément aussi homogène que ça. Bien sûr, on leur dit en cours, mais c'est vrai que d'aller faire du terrain, d'aller voir l'organisation, les acteurs, ça leur permet de mettre à distance les travaux qu'ils font. De donner un peu de nuance. Et c'est vrai qu'on a tendance à faire une sortie de terrain pour cadrer un peu la commande et montrer un territoire sur lequel ils vont travailler. Et ensuite, on laisse passer un peu de temps, ils prennent en main les données sur lesquelles ils vont travailler : ça peut être des données de santé. Ça peut donner lieu à des traitements cartographiques, statistiques, ils ont plein d'idées, ils analysent. Et après on leur dit : ça serait bien que vous alliez voir les acteurs avec qui on travaille, leur soumettre les cartes et comprendre ce qu'il y a derrière. On peut les guider dans leur approche terrain. Et on a la chance que le dispositif se situe sur un temps long. Bon alors, on n'a pas encore trouvé le dispositif parfait, parce que toutes les années on se dit : ah oui ! On aurait dû faire cela avant ! Toutes les années on l'adapte. Mais c'est vrai que de faire cela sur un temps long, ça leur donne cette aisance sur le terrain qu'ils n'ont pas forcément les premières fois. Et ça donne des choses intéressantes.

*ET* : Vous avez chacun d'entre vous insisté sur la nécessité que les étudiants échangent entre eux et qu'il y ait du collectif qui émerge, et on voit souvent, quand on fait des sorties de terrain, que beaucoup d'étudiants ont tendance à s'assembler sur le mode de "ce qui se ressemble s'assemble" : les étudiants qui ont le même parcours se regroupent entre eux, on va avoir les sociologues avec les sociologues, les géographes avec les géographes... [ *Interruption d'une minute : Sébastien Leroux quitte la salle pour aller prendre son train* ] On a vu tout à l'heure dans le film qu'il y avait des groupes exclusivement d'étudiantes, on a peut-être aussi été confronté à des situations difficiles, de groupes qui ne fonctionnent pas, ça se ressent notamment au moment du rendu, donc, est-ce que la dimension collective finalement, du collectif sur le terrain des étudiants sur le terrain, ça s'apprend ? Ça se prépare ? Et est-ce que vous avez des techniques de préparation du collectif ?

*MB* : Des techniques... On essuie les plâtres au fur et à mesure, surtout. Dans le master on tient beaucoup à faire des groupes mixtes 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années. Parce que, jusqu'à maintenant, avant la réforme du Master, on accueillait des étudiants, en deuxième année de Master, qui n'avaient pas nécessairement suivi la première année mais qui arrivaient avec d'autres expériences. Et on trouvait bien de les mixer. Depuis l'année dernière, on va avoir des promotions qui vont faire les deux années. Mais l'idée de mélanger les deux années ça nous semble important pour que chacun amène un peu ses compétences, ses sensibilités. L'idée que ce ne soit pas eux qui choisissent, mais que ce soit nous qui les répartitions, c'est aussi l'idée que tu vas te retrouver à faire ton stage au second

semestre, tu ne vas peut-être pas être dans un milieu où tous les collègues avec lesquels tu es dans ton environnement de travail te conviennent, mais il va quand même falloir que tu apprennes à travailler avec eux, à échanger avec eux. Que tu t'adaptes à leurs méthodes et réciproquement. Et donc c'est cette idée d'apprentissage avant qu'ils soient immergés « seuls dans le grand bain, sans les petites bouées » au second semestre.

Enfin, on leur demande, un peu systématiquement une fiche individuelle sur le regard qu'ils portent sur le dispositif projet tutoré du premier semestre. Jusqu'à maintenant on avait tendance à la demander dans la foulée du projet tutoré, et ce n'était pas une bonne idée, parce que quand collectivement ils ont à finir le rapport écrit, qu'il faut penser à la présentation orale, etc., plus penser au travail individuel... Du coup on l'a décalé dans le temps et on leur demande de faire un préambule dans la restitution du mémoire du second semestre, en mettant un peu plus l'accent sur le dispositif : qu'est-ce qu'il a pu vous apprendre, dans quelle mesure il a facilité, ou pas, le travail que vous avez eu à faire en tant qu'individu dans votre structure de stage ?

*AB* : En général, les retours sont bons. Mais une des difficultés, c'est qu'on a des groupes assez hétérogènes. Je pense que ce n'est pas propre à ce dispositif-là. Avec des étudiants qui prennent en main plus de choses que d'autres et donc finalement on s'est dit qu'il y aura des étudiants qui peuvent être un peu leader sur des outils SIG, parce que ce n'est peut-être pas évident pour tous, ou sur le terrain, etc., et finalement on se rend compte que certains font les choses et d'autres ne le font pas et se reposent sur ceux qui font cela. C'est lié à ces difficultés, mais elles sont inhérentes à la pratique pédagogique. On essaye juste de mettre des jalons pour être sûrs qu'ils vont ensemble sur le terrain et qu'ils conservent ces temps collectifs.

*FD* : Pour aller dans le sens de "faire avec l'hétérogénéité", aussi bien qu'en M1 qu'en M2 avec les commandes qui se ressemblent un peu, c'est un très gros thème la question de : "comment on constitue les groupes". C'est une question assez sensible. Alors en Master 1, un petit peu moins, parce que les enjeux sont moindres, mais c'est nous qui constituons les groupes, en tâtonnant, en amont, en discutant, en disant : là, il y a le géographe, l'historien, le machin... Pour essayer d'avoir des formes d'équilibre avec ceux qu'*a priori* on connaît, en essayant de penser avec un maximum de mixité – pas que la mixité soit bonne en soi – mais pour pousser à un petit peu de mélange : géographiquement, pour ne pas qu'il y ait les nanterriens et les autres, une équité genrée aussi, parce qu'effectivement sinon, on a facilement des *boysband* et des *girlsband*, et puis voilà ! Et puis surtout en essayant de garder en mémoire, en faisant de retour sur ça : qu'est-ce que ça vous a apporté ? Qu'est-ce que ça vous a apporté, en tant qu'historien, en tant qu'originaire d'autres disciplines... ça encore, ça va. En Master 1.

En revanche, en Master 2, les commandes qui sont faites avec la RATP, etc., là c'est beaucoup plus difficile. On a tâtonné un moment pendant deux ans, mais c'était monstrueux, parce qu'en fait les étudiants identifiaient sur huit commandes les commandes vraiment chouettes parce que professionnalisantes etc. et les autres, trop recherche, trop ceci-cela. Et donc, il y a eu des drames, avec larmes, etc., où ils ne s'en sont pas remis du semestre. Donc ça, on a arrêté. On constitue les groupes, c'est comme cela. Et c'est pas négociable, il n'y a pas de raison, mais en essayant, en revanche d'argumenter pour rester dans la démarche « apprentissage », pour essayer de faire que ceux qui sont bons en SIG, ce ne soient pas ceux qui font tout le temps les SIG, mais que, le reste du temps, ce soit eux les enseignants pour le reste du groupe. Et on essaye, bon ! Ça marche pas à tous les coups – d'avoir des retours sur ça. [...]

*MC* : Alors pour les groupes en géomorpho, sur ces stages de terrain, je n'arrive pas à convaincre les collègues d'imposer les groupes parce que comme c'est de l'initiation à la recherche, certains veulent se spécialiser... Dans la dynamique des versants, d'autres sur le littoral, etc., etc. Donc on les laisse...

Mais, moi, en vidéo, je suis passé à la méthode radicale du tirage au sort pour les groupes de recherche, parce que j'avais observé, qu'il y avait les filles de prépa avec les filles de prépa, le groupe des noirs, le groupe à la fin de ceux qui n'ont pas trouvé de groupe... Et, en fait, j'avais trouvé ça horrible, parce que ça reflétait quelque chose de la société qui était absolument horrible.

Du coup je tire au sort les groupes au début de l'année. Alors je leur explique. Et alors ils rigolent, ils disent : « Ah ah ! Mais non ça n'arrive pas comme ça ! » Alors je leur demande : « Naturellement, avec qui vous vous mettriez en groupe ? » Et effectivement... Alors on tire au sort, et il y a toujours un ou deux groupes où on a : « Ah oui, mais moi je n'habite pas là, etc. ! Mais généralement il y en a très peu... »

Cette année j'ai eu un échec. On a un étudiant qui nous a pris la tête dès le début du semestre en nous disant : "Moi je ne sens pas les étudiants qui sont dans mon groupe. Ce sont des gens qui ne travaillent pas, qui ne veulent pas travailler. J'ai un sujet : ils ne veulent pas de mon sujet". Alors on lui a dit : "Peut-être que ton sujet n'est pas le bon. Et plus tard dans le milieu du travail tu ne travailleras pas avec des gens d'accord avec toi..." Et puis, au bout de deux-trois semaines on a décidé de le retirer du groupe et qu'il travaille tout seul : "Puisque c'est comme cela tu travailles tout seul !" Et il a dit : "oui, je pense que c'est mieux pour moi" ; et j'ai dit : "Non, ce n'est pas mieux pour toi, c'est mieux pour le groupe !" Parce que là on voyait qu'il empêchait les autres de travailler. C'est la première fois où on a vraiment un ripage.

Après, bien sûr que moi aussi j'ai eu des pleurs, des insultes, etc. Donc ça, dès le début je leur dis que ça va être compliqué, que mon bureau est ouvert à chaque signe. Qu'un groupe qui commence à mal fonctionner, n'importe qui vient me parler, et après je les réunis tous les quatre généralement – comme à la maternelle. Et, souvent, c'est vraiment du : « Elle répond jamais aux mails ! – Oui, mais moi je travaille 35 heures par semaine ! » Ben voilà ! J'essaie d'instaurer le dialogue... Pour m'assurer que chacun essaye d'avoir un rôle.

En vidéo, je leur impose de tenir un carnet de terrain où chaque jour de terrain ils notent qui était chef opérateur, derrière la caméra, celui qui est au son, celui qui mène l'entretien, celui qui mène le script – donc c'est celui qui note tout ce qu'on fait... Et donc... Voilà, après, bien sûr, y'en a qui peuvent tricher ! C'est n'importe quoi ! Mais bon, ce n'est pas très grave ! Et donc, ce que je trouve intéressant, c'est que plusieurs étudiants sont venus me remercier à la fin pour ce système de tirage au sort. Je crois que moi quand on me l'imposait, je trouvais ça vachement bien qu'on m'impose de nouvelles personnes. Et eux, se rendent compte eux-mêmes qu'ils ont besoin de cela.

CV : J'avais une question qui peut faire office de transition avec quelque chose d'un peu plus rabat-joie, mais on s'était dit qu'on pouvait parler un peu des difficultés qui étaient liées à l'institution. En fait, dans les moments où j'ai eu l'occasion d'enseigner sur le terrain ou par le terrain avec les étudiants, et notamment avec l'équipe de géographie de la santé sur un semestre, qui, en effet, était très intense pour les étudiants comme pour les enseignants, en fait il y a eu vraiment deux choses qui m'ont marquée et j'aurai bien aimé avoir votre retour là-dessus.

La première ça a été quand je me suis retrouvée à faire du terrain qui n'était pas uniquement de l'observation en ville mais avec des interactions avec des gens, avec des acteurs. Et ça a pu être le cas avec des étudiants de géographie de la santé, qui doivent prendre des contacts avec leur commanditaire, faire des entretiens. Ou alors ça me l'a fait avec des étudiants que l'on a emmené au Mexique et qui se baladaient dans les villages, que l'on emmenait pour faire passer des entretiens avec les habitants. C'est parfois difficile à gérer parce je peux avoir l'impression... De lâcher les étudiants et d'avoir soit un effet de laboratoire, soit un effet zoo, de prédation. Parce qu'ils demandent un rendez-vous, du jour au lendemain aux commanditaires. Parce que, pour voir un président d'association dans Nanterre, ça fait la dixième fois, ou la vingtième fois qu'ils répondent à des petits étudiants de L1, qui viennent les voir et qui posent toujours les mêmes questions, et voilà...

Et il y a pas de retour spécifique. Pareil avec des paysans... Oui ! Des personnes au fin fond du Mexique, qui se retrouvent à devoir répondre à des personnes qui viennent là pendant une semaine, qui les sollicitent énormément et qui ne reviennent plus jamais. Donc, cette question-là c'est : comment faire du terrain quand on est en interaction avec les gens ? C'est pour cela que je suis un petit peu jalouse quand je vois le cas de l'Irlande, je me disais ah ! C'est des cailloux : c'est tellement bien quand c'est comme cela !

MC : C'est vrai ! Y'a des questions de sécurité, mais c'est vrai !

CV : Et la deuxième chose qui m'avait beaucoup marquée aussi quand j'ai enseigné dans ces cadres là, ce sont des temporalités liées à... Soit au rendu, soit au semestre... Bon, je sais qu'on en a déjà parlé, mais c'est la deuxième chose qui vraiment me tracasse et que j'aimerais vraiment améliorer dans ce moment de terrain. Que ce soit pour un commanditaire, que ce soit à la fin du semestre, que ce soit parce que l'on n'a qu'une heure et demie de terrain. [à AB et MB] Qu'est-ce que vous en avez pensé ? Qu'est-ce que vous avez ressenti ? Qu'est-ce qui permettrait d'améliorer ou de faire du terrain en contournant ces difficultés ?

FD : Le premier on en a déjà un peu causé, c'est quelque chose de fondamental. C'est évident que sur les terrains sur-visités – et effectivement les environs de l'université de Nanterre sont devenus sur-visités – ça peut être très désagréable d'avoir encore une fois des étudiants qui très rapidement, ou de façon pas nécessairement très gentille, etc., ont besoin de prendre une info pour avoir une note. Et puis, là il y a un vrai truc de préparation. Et là il y a aussi une diversification du terrain, entre ce qu'on peut trouver 300 mètres plus loin et ce qui est immédiatement là.

Au-delà de cela, il y a aussi le fait de préparer les étudiants. Je trouve que c'est aussi important de préparer les étudiants en amont. On est pas au zoo. Il faut inverser le regard. Et l'une des séances que je fais, c'est justement de réfléchir chez eux, de décrire leur commune, d'écrire leur parcours et je leur demande : "imaginez qu'il y a vingt étudiants qui arrivent chez vous. Voyez comment vous vous présentez." Ça ça calme un peu. Effectivement, sinon, c'est au petit Nanterre, les appareils photo, etc. Effectivement ils apprennent aussi à la dure, y compris avec les risques. Et dans ce cas-là, ça se fait aussi avant, et pas seulement sur le terrain, parce que c'est un truc de respect.

Et au-delà de cela, je pense qu'il y a, au fond de ce que tu dis : sur un truc un peu prédateur, c'est aussi qu'est-ce que l'on donne en échange. Je pense que c'est vachement important. C'est pas évident, parce qu'on est effectivement contraint par plein de choses, etc., mais je pense que c'est bien, même avec des premières années de dire : "vous demandez des choses, c'est pas don contre don, mais qu'est-ce que vous allez restituer ? Est-ce que vous allez restituer quelque chose ? Et est-ce que vous allez revenir vers ceux qui vous ont donné du temps ? C'est pas rien de donner du temps ! De l'intelligence, des ressources, etc., parfois, ils vous ont donné d'autres contacts". Et, là pour le coup, c'est long. On avait eu le temps de développer un peu cela, cette année après la semaine de terrain : on avait invité les experts que l'on avait rencontrés, ça n'avait pas pu se faire, pour des raisons liées à la géopolitique locale. On les avait invités à Nanterre et ils faisaient partie du jury. Dans la salle. C'était pas pour la note. C'était pour les interactions, parce que le semestre se terminait avec de la proposition urbaine. Et là, ça changement complètement le regard étudiant ! [...] C'est intéressant que la rencontre ce ne soit pas juste tirer de l'information et après on plaque les *a priori* : l'écoquartier, le machin, le truc, parce qu'on est de l'Université, donc on sait mieux ! Mais de discuter avec ceux qui vont subir ça. Et là c'est vraiment bien rigolo, sur les échanges qu'ils ont pu avoir, sur les solutions qui étaient proposées un peu clé en main. [...] Avec cette histoire des écoquartiers, avec l'histoire des circulations alternées, etc., les responsables du quartier vont dire : "ici il y a des quartiers qui vivent, en gros, avec vos écoquartiers et votre circulation alternée vous

tuez tout ! Vous n'avez pas quelque chose d'un peu plus... ?" Et donc ouvrir la parole et dire que l'on n'est pas juste des gens de l'Université qui viennent, comme un aigle ou un vautour, au choix, et qui s'en vont, c'est important.

*MC* : Oui. Moi je pense qu'on est aussi confronté à cela. Bon en géomorpho et en vidéo, on est sur des problématiques différentes. En géomorpho, j'ai vraiment été éduquée par Charles, avec l'idée de pousser les portes, même celles qui nous ont été interdites, tout en respectant les gens et les lieux. Donc c'est quelque chose de très compliqué et donc qu'il faut expliquer aux étudiants. Il faut expliquer le droit... Mais même, je me souviens, que quand on revenait d'une sortie de terrain, notre prof nous disait : « si on vous le demande, vous dites que vous avez tous séché les cours. » Parce qu'on se retrouvait sur le terrain sans que le prof ne l'ait dit à l'administration et donc sans assurance en cas d'accident. Parce qu'il n'avait pas fait d'ordre de mission, tout ce truc qu'on nous demande qui peut être bien pratique, hein ! Par exemple, nous on a eu un vol la semaine dernière sur le terrain, il va peut-être y avoir une assurance de la fac qui va jouer. Enfin, quand il y a un accident, on est bien content quand même qu'il y ait une assurance. Mais c'est vrai qu'on fait pas toujours les ordres de mission, mais on en est conscient. On est conscient des risques qu'on prend et il faut informer les étudiants des risques qu'ils prennent. [...]

Vous prenez leurs numéros de téléphones, etc. Ce sont des règles de base, mais rappeler la loi et dire : "vous avez le droit de l'enfreindre, mais c'est votre responsabilité".

C'est encore plus vrai en vidéo, parce que vous avez des droits à l'image, des droits au son. Là encore, je passe beaucoup de temps à leur expliquer le droit à l'image et le droit, notamment sur les droits de la musique : oui, vous avez le droit d'utiliser la musique que vous voulez, mais sachez que si vous prenez un morceau de Kanye West et qu'après vous le mettez sur Facebook, votre titre vidéo, eh bien c'est pas Kanye West qui va vous demander des droits, mais c'est la maison de disque. Et ça, ça va vous coûter très cher ! Donc je leur donne des prix, etc. [...]

Et puis, il y a bien sûr le rapport à la caméra ! Ah oui ! On avait prévu d'interviewer machin et il veut pas ! Il était d'accord et puis le jour où on a sorti la caméra, il veut pas ! Donc là, je leur dit : « Ben si il veut pas, il veut pas ! Est-ce que vous avez vraiment bien expliqué votre sujet ? » Donc là, moi je prends beaucoup de temps à leur parler de l'immersion. Donc je lis en anthropo, sur l'immersion sur le terrain, il y a beaucoup de choses qui ont été faites. Donc moi je demande aussi : « Qu'est-ce que vous apportez en échange ? Ça peut être : payer un café, ça peut être un moment d'échange, ça peut être rendre le rendu, effectivement : à vous d'évaluer ! » Mais je ne leur interdis pas... Par exemple, aujourd'hui, c'est interdit dans le métro de filmer avec un pied. De fait... A la première semonce il se passe rien... Donc moi je leur dis tout le temps : tentez le coup ! Si c'est l'image dont vous avez besoin ! Sinon, dites que vous êtes étudiants à la Sorbonne !

Voilà, je pense que c'est toujours important d'expliquer les droits, la loi. Et de dire qu'en même temps, parfois c'est intéressant de la contourner. Il faut savoir le faire... Je ne devrais pas dire ça.

*AB* : Dans le cadre du projet tutoré, ils ont un temps relativement long et ils rencontrent de nombreux acteurs. Mais les difficultés qu'ils rencontrent, c'est que le projet tutoré devient un peu le centre de leur vie. Et donc ils ne comprennent pas que les acteurs ne les accueillent pas à bras ouvert en disant : "bien sûr, on va faire un entretien ! La semaine prochaine ! Quand vous voulez !" Et donc, ils paniquent ! Ils ne savent pas comment gérer ces difficultés-là !

Alors, on leur dit : effectivement, insistez un peu, présentez bien le projet. En général, le projet, il n'arrive pas de nulle part ! On a toujours des contacts établis. Donc ils arrivent à accrocher. Mais cette friction, sur le terrain, elle est un peu inattendue pour eux. En même temps, elle est saine, d'une certaine manière ! Ils ont préparé leur grille d'entretien ! Ils sont prêts ! Mais ça ne vient pas

forcément tout de suite. Ça peut créer de la frustration. Mais ils arrivent toujours finalement à rencontrer les acteurs, mais je trouve que c'est aussi intéressant de leur montrer qu'il y a une temporalité sur le terrain qu'il faut respecter aussi ! Evidemment, on est très contraint par le temps, c'est compliqué ! On sait qu'il y a toujours un moment dans le semestre où on va avoir cette difficulté là parce que les étudiants vont paniquer... On va devoir reformuler, il faut être un peu insistant, il faut trouver des stratégies... Il y en a qui font du bricolage. Mais on y arrive ! C'est aussi intéressant ! Et ça c'est hors cours ! Ce sont des choses qu'ils apprennent tous seuls, entre eux, aussi !

Cette année on a eu des groupes qui étaient très contents parce qu'ils ont eu beaucoup de rendez-vous très tôt. Et du coup, ils pouvaient donner un petit peu leur filon aux autres... Voilà, cette temporalité est intéressante et nécessaire, mais un peu déstabilisante !

*MB* : Je pense, pour compléter par rapport à ce que disait aussi Frédéric, c'est que dans cette restitution et cet échange, quand ils construisent leur rapport final ou collectif, ils s'assurent auprès de la personne qu'ils citent, que ce qu'ils vont dire, c'est d'abord ce qu'elle a dit. Et que ce n'est pas eux qui ont surinterprété ou qui ont réécrit, parce que ça tombait bien dans la démonstration. Ça, c'est le premier élément. Puis le deuxième élément, c'est qu'il faut aussi que ces personnes d'associations, qu'ils sollicitent, en dehors du dispositif et des commanditaires, elles soient conviées à la journée de restitution. Elles sont invitées à venir les écouter et elles peuvent bénéficier, bien évidemment, du rapport du groupe qu'elles ont rencontré ! Mais aussi de tous les autres groupes. Ça fait partie, aussi, de cet échange et de ce retour, auquel ils se doivent de s'habituer sur un semestre.

*MC* : Je pense que la notion de contrainte, il faut vraiment expliquer que la contrainte est enrichissante. Et dans la recherche, c'est le cas ! Encore une fois, si tout se passait comme prévu, ça serait un peu ennuyeux ! Et de leur montrer que... Oui, cette personne a refusé de parler. Du coup, tu vas devoir aller trouver d'autres gens à qui tu n'avais pas pensé. Et dans l'évaluation, moi je leur dis : ce que je vais évaluer, c'est votre capacité à rebondir. C'est-à-dire, que si vous me dites : "ah bah non ! Elle a refusé ! Du coup j'ai rien fait !". Bah pour moi, c'est un échec. Au contraire : "Je n'ai pas réussi, et du coup je suis allé voir ça, et du coup c'est, peut-être, un petit peu moins ambitieux". Moi je leur dis que, dans l'évaluation, la capacité d'adaptation au réel va être évaluée.

Et pour ça je cite toujours une expérience personnelle qui était : je pars en Guadeloupe travailler et faire un film sur la Soufrière et je pars au mois d'août et la saison cyclonique est en avance et on se retrouve en alerte cyclonique, confinés chez nous et on ne peut pas sortir aller filmer. Alors qu'est-ce qu'on fait ? Finalement, on a filmé tous les gens de notre rue et on est allé faire des entretiens et la Soufrière on ne la voit jamais. C'est un truc qui plane dans le film, etc. Et on a rebondi.

Et, pour les étudiants, j'avais un groupe de trois filles qui voulaient travailler sur les commerces de coiffeurs africains à Château-Rouge. Et puis, elles arrivent, sans la caméra : tout se passe bien ! Super ! Elles parlent avec pleins de gens, y'a plein de gens qui sont prêts à leur parler ! Lors des photos de repérage, il commence à y avoir des réticences. Et puis, le jour où elles reviennent avec leurs caméras, y'a plus rien. Elles nous arrivent paniquées aux deux tiers du semestre, et elles me disent : il est impossible à faire ce film, toutes les portes sont fermées. Alors, je leur dis : montrez-moi quand même ce que vous avez filmé. Elles avaient 25 minutes de rush avec des plans larges, et puis tout d'un coup, des gars qui leurs disent : coupez la caméra ! Coupez la caméra ! Et puis, je leur dis quelque chose d'un petit peu radical : "je vous propose de vous interroger – vous êtes trois filles blanches – est-ce que trois filles blanches peuvent aller filmer une rue pleine de gens africains et qu'est-ce que c'est un espace fermé ?" Et je leur ai dit : racontez votre histoire à la première personne en voix off et montez vos bouts de rush. Et, en fait, pour moi, c'est un des meilleurs films, parce qu'il incarne vraiment un espace fermé, le doute. Les filles, on les voit, en plus, elles ont



toujours filmé les devantures de dehors et on voit leur reflet dans les vitrines. Donc en fait, on les aperçoit, et pour moi c'est l'une des œuvres les plus riches, qui montre beaucoup de chose, et je la montre toujours à mes étudiants. Comment la contrainte peut enrichir... Bon il aurait été intéressant sûrement ce film. Mais des films sur les commerces africains... Y'en a plein. Alors que là, il y a une vraie personnalité, c'est leur regard ! [...]

## Conclusion : *work in progress* ?

*ET*: On m'a confié le rôle difficile de conclure. Donc je vais essayer de ne pas faire quelque chose d'exhaustif, ni forcément de rappeler qui a dit quoi. Je vais revenir sur les grands thèmes et les grands axes qui ont été abordés.

De manière assez flagrante on a retrouvé l'idée du fort rôle initiatique du terrain dans la pratique de la géographie. On a parlé, dans le cas de la géomorphologie du caractère presque évident de faire du terrain, voire d'une certaine forme de tradition, dans le cas de Grenoble tout à l'heure, dans le fait d'avoir des sorties de terrain historiques.

Alors, si on regarde un peu plus dans le détail les pratiques que l'on cherche à faire développer aux étudiants sur le terrain, on va de la manipulation et de la re-convocation d'un certain nombre de clefs d'analyse développées en cours sur le terrain jusqu'au développement de grilles de lectures spécifiques (le fameux effet « *Matrix* » évoqué tout à l'heure).

Mais, au-delà de ces éléments très thématiques, on a avancé le fait que le terrain c'était aussi un moment pour les étudiants de penser l'interdisciplinarité, de se rendre compte que les savoirs étaient parfois compartimentés dans les salles de cours et que le terrain était, parfois, le moment de les mettre en lien. Que le terrain était un moyen aussi de faire le pont avec différentes méthodes, différentes disciplines, de les articuler avec des savoirs dans-les murs et des savoirs hors-les-murs. De convoquer des dispositifs techniques voire des éléments de langage et des pratiques qui pouvaient être liées à une commande ou à une forme de professionnalisation et une manière de rendre compte des résultats obtenus par ces méthodes dans un contexte professionnel. Et au-delà, de tous ces éléments, même d'apprendre à travailler collectivement. Le collectif étant un des éléments centraux à la fois dans l'interaction entre les étudiants et même parfois un moment de les sortir d'une certaine anomie liée à l'arrivée dans un nouveau collectif, que cela soit au niveau de la licence ou de la maîtrise.

Alors, bien évidemment, tous ces éléments posent un certain nombre de contraintes pour l'enseignant, qui doit parfois trouver les moyens de faire émerger au mieux ces différentes pratiques, de réfléchir à la manière de poser les consignes – parfois d'une manière très contraignante ! D'une manière générale, il y a une certaine unanimité dans le fait de déterminer, par exemple, les groupes d'étudiants, pour travailler sur la dimension collective. C'est un exemple parmi d'autres. Le tout entrant en résonance avec des éléments liés à la question des méthodes d'enquête : comment donner envie ? Comment apprendre à remettre en question des stéréotypes ou se poser la question d'un savoir réflexif par rapport à ses propres *a priori* sur le terrain ? Tout en gardant à l'esprit qu'on ne va jamais sur le terrain gratuitement et que le terrain pose la question de se questionner sur sa propre position, de sa propre présence. Et l'on revient sur les éléments un peu d'éthique, que l'on vient d'évoquer : le terrain c'est se confronter mais c'est être également conscient de l'image que l'on confronte aux autres, aux enquêtés que l'on rencontre sur place. Ce qui nécessite d'apprendre les contraintes du terrain : de comprendre qu'on ne va pas au zoo, que l'on doit faire attention aux effets d'épuisement du terrain et donc de développer des capacités à rebondir, en cas de difficulté, en cas de déperdition du terrain.

Mais tous ces éléments sur lesquels je suis revenu très vite font écho à des éléments qui ont été évoqués de manière un petit peu plus rapide ou fugace et sur lesquels on pourra peut-être revenir en détail, qui sont les contraintes de l'institution, du contexte. Elles ont été évoquées dans l'idée que le terrain se retrouve parfois coincé sous la forme d'un cours magistral ou en TD. On a donc très peu de temps pour y aller. L'idée qu'il est nécessaire d'être très adaptable finalement dans la conduite de ces cours particuliers. Qu'il est compliqué aussi de jongler avec le fait que la nécessité d'avoir des longues plages de temps et parfois d'aller loin conduit à investir sur son temps personnel, parfois hors service, parfois de manière bénévole, et que ces éléments associés – ça a été dit de manière rapide dans les dernières questions, d'ajouter une certaine surcharge dans l'encadrement avec la signature d'ordres de mission et d'un certain nombre d'assurances – contribue à énormément contraindre ces pratiques de terrain, qui, c'est Marie Chenet qui disait cela, ont quand même l'ambition de donner envie, de donner l'appétit du terrain.

*L'atelier s'achève autour d'un pot et quelques victuailles.*

## **Un atelier ! Et après ?**

*Feuilles de Géographie se réjouit de la haute qualité des discussions abordées lors de l'atelier et tient de nouveau à remercier les invités et l'ensemble des participants pour leur contribution. Mais même en trois heures, beaucoup d'éléments n'ont été qu'esquissés ou à peine évoqués, et une certaine frustration émerge par rapport à des thématiques qui auraient pu être développés davantage.*

*On pense sans doute à la question du contexte, à l'ensemble des conditions matérielles et institutionnelles qui contraignent fortement l'enseignement de la géographie hors-les-murs. Dans un contexte général de restriction budgétaire croisé avec une exigence d'encadrement administratif de plus en plus importante et d'injonction à la professionnalisation, l'enseignant doit de plus en plus jongler avec des injonctions contradictoires qui peuvent nuire à la cohérence de la formation, aux conditions de travail (sur-service, bénévolat) ou de formation (abandon pur et simple du projet pédagogique).*

*Même si le contenu des débats a eu tendance à se focaliser sur la question de l'enseignement du terrain en géographie, la géographie hors les murs dépasse ces seules pratiques et embrasse l'ensemble des savoirs qui font sortir les étudiants du confinement académique. Une exploration plus approfondie des manières d'aménager des passerelles entre la salle de classe et les acteurs non-académiques (professionnels, acteurs divers, enquêtés) aurait également pu être développée davantage.*

*Ces différents éléments pourront faire l'objet d'approfondissement dans le cadre de la constitution de groupes de travail ciblés et peuvent dans tous les cas faire l'objet de publications dans le cadre de la revue. Rappelons sur ce point que Feuilles de Géographie se pense comme une revue ouverte et que toute personne portant un intérêt aux différentes thématiques abordées dans ce compte rendu peuvent soumettre une publication ou tout simplement nous contacter via l'adresse suivante : [feuillesdegeo@gmail.com](mailto:feuillesdegeo@gmail.com).*